

Pourquoi s'intéresser à Nicolas Roerich ? (Ouverture)

DANY SAVELLI

Présenter Nicolas Roerich

Comment présenter en quelques mots Nicolas Roerich à qui ne saurait rien de lui ? Assurément, on ne manquerait pas de rappeler que, né en 1874 à Saint-Petersbourg et mort en 1947 en Inde, ce peintre fut un membre en vue de la génération d'artistes qui, en Russie, bouleversa les arts au tournant du XX^e siècle ; on signalerait au moins deux de ses œuvres qui attestent à la fois de son talent et de sa notoriété rapide : *Le Messager. Clan contre clan*¹, acquise en 1897 par le collectionneur Pavel Tretiakov, et *Les Hôtes d'au-delà les mers*², achetée en 1902 par le tsar Nicolas II. On ne manquerait pas non plus d'évoquer sa participation, en tant que dessinateur de décors et de costumes, à plusieurs spectacles éblouissants tels les « Danses polovtsiennes » du *Prince Igor* créées en mai 1909 au Châtelet, et – comment l'oublier ? – *Le Sacre du printemps* créé quatre ans plus tard au Théâtre des Champs-Élysées. Cependant, arrivé à cet épisode marquant de la carrière de l'artiste, cette présentation biographique devrait se complexifier quelque peu.

1. *Gonec. Vosstal rod na rod* (1897), huile sur toile, 124,5 x 184,5 cm, Galerie Tretiakov (Moscou). Voir p. 77 dans ce volume.

2. *Zamorskie gosti* (1901), huile sur toile, 85 x 112,5 cm, Galerie Tretiakov (Moscou).



Nicolas Roerich, *Les Tchoudes, habitants du monde souterrain*
[*Čud' podzemnaja*] (1913), tempera sur carton, 52 x 78 cm
Musée-réserve de Novgorod
Cliché : Wikicommons

Ne faudrait-il pas en effet s'interroger sur la légitimité d'Igor Stravinsky à revendiquer pour lui seul la paternité de l'argument du célèbre ballet³ ? Ne faudrait-il pas au moins mentionner l'existence d'un débat au sujet de sa collaboration avec Nicolas Roerich, semble-t-il, déterminante⁴ ? Et pour poursuivre sur l'œuvre de ce dernier, ne serait-il pas nécessaire d'évoquer l'existence de deux périodes : la première privilégiant la représentation de villes russes anciennes et de scènes imaginaires du passé païen de la Russie, au

3. Sur la position adoptée à ce sujet par Igor Stravinsky dans son autobiographie *Chroniques de ma vie*, parue à titre posthume en 1935, on se reportera à l'article de Claudine Cohen dans ce recueil. Notons que de son côté, Roerich évoque une collaboration à deux. Voir Nicholas Roerich, *Altai-Himalaya; a Travel Diary*, introduction de Claude Bragdon, New York, Frederick A. Stokes Company, 1929, p. 70.

4. Kenneth Archer avance plusieurs arguments intéressants pour défendre la thèse selon laquelle, Roerich fut « au cœur de la conception de l'œuvre ». Voir Kenneth Archer, « Nicolas Roerich et la genèse du Sacre » in *Le Sacre du printemps de Nijinsky*, Paris, Cicero – Théâtre des Champs-Élysées, 1990, p. 75-95.

cœur souvent de paysages lacustres légèrement vallonnés et sous d'immenses nuées roulant bas dans le ciel ; la seconde, dite parfois « période indienne », mettant à l'honneur les paysages grandioses de l'Himalaya, empreints fréquemment d'allusions bouddhiques ou peuplés de figures religieuses et mythologiques diverses ? Et une fois cela rappelé, ne serait-il pas nécessaire d'ajouter que ce peintre, qui fut également un poète, un écrivain, un collectionneur, un archéologue, de même qu'un pédagogue et un administrateur d'institutions artistiques importantes, fut aussi un grand voyageur ? Et que l'exil connu en 1917 ne suffit pas à lui seul à expliquer ses pérégrinations en Asie ? Mais parvenu à ce point de notre exposé, ne serait-il pas enfin temps d'admettre qu'on ne présente pas Nicolas Roerich en quelques mots ? Qu'il faut, en abandonnant définitivement le conditionnel, s'accorder le temps de revenir sur le parcours assez extraordinaire de cette figure éminente des arts russes du tournant du XX^e siècle qu'on appelle en Russie le Siècle d'Argent ?

Le goût de l'Orient

On commencera in *medias res* avec l'installation en 1929 du peintre en Inde. Le fait est assurément étonnant. Car si plusieurs représentants de cette période éclatante des arts russes que fut la charnière des XIX^e et XX^e siècles témoignèrent d'un tropisme oriental similaire au sien (qu'on songe à Maximilian Volochine ou à Natalia Gontcharova⁵), aucun ne choisit de vivre en Asie ; aucun non plus n'accomplit, comme Nicolas Roerich le fit avant de se fixer au Penjab, un long voyage en Inde suivi d'un périple de trois ans et demi à travers les montagnes et les déserts de la Haute Asie. Qu'on imagine un peu : entre la fin 1923 et le début de 1925, le peintre, accompagné de sa femme Elena (1879-1955) et de son fils aîné Youri (1902-1960), sillonne la péninsule indienne, visite plusieurs de ses sites les plus célèbres et demeure plusieurs mois au

5. En février 1903, le poète symboliste Valery Brioussov rapporte dans son journal la décision de Maksimilian Volochine de partir pour l'Asie afin de « se libérer totalement de son européisme ». Finalement, à l'automne, Volochine retournera à Paris... Voir Valerij Brjusov, *Dnevnik. 1891-1910* [Journal. 1891-1910], M., M. i S. Sabašnikovy, 1927, p. 130. Quant à Natalia Gontcharova, elle invite les artistes russes à chercher l'inspiration en Russie et « dans l'Orient qui nous est si proche », mais non en Occident. C'est pourtant en Europe occidentale que l'artiste émigre par la suite. Voir Natalja Gončarova, « Predislovie k katalogu vystavki. 1913 » [Préface au catalogue de l'exposition. 1913] in *Mastera iskusstva ob iskusstve*, t. VII, M., Iskusstvo, 1970, p. 489.

Bengale et au Sikkim, puis, après un rapide aller-retour aux États-Unis *via* la France et l'Allemagne, organise au printemps 1925 une caravane aux abords de Srinagar, traverse le Cachemire et le Ladakh, franchit en septembre les cols de Sanju et de Karakorum dans l'Himalaya occidental, entre au Sinkiang (act. Xinjiang), séjourne dans les villes de Yarkand, Khotan et Ouroumtchi et après quelques mésaventures dans cet ancien Turkestan chinois que les chefs militaires locaux se disputent, ne part pas vers Pékin et le Japon comme prévu, mais bifurque soudainement vers l'ouest, franchit le 29 mai 1926 la frontière du Kazakhstan soviétique, traverse la Sibérie, séjourne du 13 au 26 juin à Moscou, de là repart à Novossibirsk, voyage en août dans l'Altaï soviétique, revient à Novossibirsk, entre en Mongolie le 10 septembre 1926, reste sept mois à Oulan-Bator, organise une nouvelle caravane pour entreprendre la traversée du Gansu, du Kokonor (Qinghai) et du Tibet et, le 16 mai 1928, rentre enfin au Sikkim quitté quatre ans plus tôt.

Il s'agit là d'un périple exceptionnel, particulièrement inattendu de la part d'un artiste qui, avant la révolution, occupa des positions en vue au sein de différentes écoles, sociétés savantes, associations artistiques et commissions archéologiques et qui, à ce titre, fraya avec la haute société de Saint-Petersbourg. À la veille de ses cinquante ans, Nicolas Roerich, l'ancien protégé de la princesse Tenicheva⁶, se serait-il soudain découvert un tempérament d'aventurier pour aller ainsi éprouver sa vaillance hors des circuits touristiques et sous des climats éprouvants ? On peut légitimement en douter ; les informations dont on dispose sur la personnalité de cet explorateur qui voyage en famille cadrent mal avec la figure de l'aventurier telle que la littérature viatique et romanesque en a brossé le portrait. Mais alors quelles motivations ont bien pu déterminer cet artiste à entreprendre une expédition périlleuse au cours de laquelle son fils faillit perdre la vie ? De plus, comment cet émigré russe qui, en octobre 1920, débarqua à New York après plusieurs

6. La princesse Maria Tenicheva (1858-1928) : collectionneuse et mécène importante qui, un temps, soutint financièrement l'importante et luxueuse revue *Mir Iskusstva* (*Le Monde de l'art*) (1898-1904) dirigée par Serge Diaghilev (1872-1929) et qui ouvrit des ateliers d'artisanat russe dans sa propriété de Talachkino près de Smolensk. Roerich fit sa connaissance en 1903 et réalisa en 1910 les peintures murales (aujourd'hui effacées) de l'Église du Saint-Esprit située sur son domaine. Alors que les relations de la princesse avec Diaghilev et l'autre pilier majeur de la revue, l'artiste Alexandre Benois (1870-1960), furent souvent houleuses, elle semble avoir toujours entretenu des relations apaisées et amicales avec Nicolas Roerich.

années d'exil en Scandinavie et en Grande-Bretagne, réussit-il trois ans plus tard à financer un voyage aussi coûteux ? Par ailleurs, comment cet apatride qui, en 1919, soutint les armées blanches du général Nikolai Youdénitch en Finlande, réussit-il sept ans plus tard à entrer en toute légalité en Union soviétique avec sa femme, son fils et un lama tibétain qui, depuis plusieurs mois, voyageait à ses côtés ? Enfin et surtout, comment tout ce petit groupe parvint-il à ressortir du pays des Soviets sans être davantage inquiété ?

Bien avant que les chercheurs ne le fassent, des agents de l'India Office et du Foreign Office s'étaient posé des questions similaires, faisant à l'occasion remonter leur inquiétude mêlée de perplexité aux ministres Austin Chamberlain et William Joynson-Hicks. Les autorités du Raj britannique, vigilantes à prévenir de potentielles infiltrations communistes en Inde, ne pouvaient en effet qu'être interloquées par les tribulations déconcertantes de ces trois Russes, qui tantôt se prétendaient américains, tantôt se vantaient d'être français. Leur étonnement embarrassé céda place à une inquiétude sérieuse quand, au printemps 1929, soit un an environ après la fin de leur expédition, ces émigrés équivoques eurent la malencontreuse idée d'acquérir une propriété dans une vallée du Penjab alors prisée par les militaires britanniques à la retraite. Mais dès que Londres tenta de déloger ces apatrides indésirables en refusant en 1930 à Nicolas et à Youri, alors en voyage aux États-Unis et en Europe, un visa pour rejoindre Elena restée en Inde, un cortège de politiciens, de diplomates, d'ecclésiastiques et d'aristocrates se mobilisait aussitôt aux quatre coins du monde et prenait fait et cause pour l'artiste et sa famille – jusqu'à l'archevêque de Cantorbéry qui intervenait auprès du Foreign Office⁷, jusqu'à la sœur de Nicolas II, la princesse Xénia en exil à Londres, qui intercéda auprès de la reine Mary⁸... Débordés par cette salve de démarches, les Britanniques se voyaient finalement contraints de s'accommoder de la présence de cette famille russe dans les contreforts himalayens où elle avait élu domicile.

Nous avons promis des explications... et voilà que ce bref rappel biographique aiguise davantage la curiosité qu'il ne répond aux interrogations légitimes soulevées par le destin atypique de Nicolas Roerich et des siens. Ne pourrait-on, pour y voir plus clair,

7. S. Gaselee, « Professor Nicolas Roerich », 18 août 1930, India Office Records (British Library, Londres), L/PS/10/1146, f. 152.

8. Lettre de M^{me} de Vaux Phalipau à Esther Lichtmann, 19 juillet 1930, Archives en ligne du Musée des Roerich (Moscou), <https://roerichsmuseum.website.yandexcloud.net/RD/RD-536.pdf> (consulté le 2 février 2019)

se pencher sur la fulgurante réussite financière et sociale des Roerich aux États-Unis, sans laquelle il n'y aurait eu ni l'expédition en Asie centrale, ni ce formidable réseau de personnalités prêtes à intervenir en leur faveur ? Ne serait-ce pas là la clé idéale pour pénétrer bien des mystères ? Sûrement, mais à une condition : admettre que dans le cas présent, les questions matérielles sont inextricablement liées à l'irrationnel. De fait, que le lecteur veuille bien s'armer de patience, car un long détour s'impose pour cerner au mieux les croyances de Nicolas Roerich et de sa femme Elena.

« Les divines séances »

Le peintre avait parfaitement conscience que la réussite matérielle connue à New York n'allait pas de soi. « Quand on voit tout autour de soi ces tourments et ces souffrances, on s'étonne d'être si protégé », expliquait-il en avril 1923, pour ajouter aussitôt : « On en oublie être soi-même un réfugié qui a tout perdu...⁹ ». Cette réussite était d'autant plus étonnante qu'en réalité elle tenait davantage aux capacités médiumniques prêtées au peintre et à sa femme qu'à son talent artistique. Il faut pour le comprendre remonter un peu plus loin dans le temps et revenir sur le séjour des Roerich à Londres entre l'été 1919 et l'automne 1920 quand la pratique spirite à laquelle le couple s'adonnait depuis le début du siècle prit une inflexion nouvelle.

Dans la capitale britannique, les séances au cours desquelles les Roerich et leurs compagnons étaient témoins de divers phénomènes paranormaux ne furent plus « simplement » l'occasion d'entrer en communication avec les esprits des défunts, mais également avec un étrange Allal Ming Shri Ishvara¹⁰. Elena, adepte comme son mari de la théosophie de M^{me} Blavatsky (1831-1891), eut tôt fait de reconnaître dans ce personnage énigmatique un Mahatma (« grande âme » en sanscrit), autrement dit l'un de ces êtres supra-humains de qui « nous sont parvenues toutes les vérités

9. Lettre de Nicolas Roerich à Youri Roerich, 23 avril 1923, Archives du Nicholas Roerich Museum (New York), n° 201807. (Toutes les lettres de N. K. Roerich conservées dans les archives de ce musée auxquelles nous renvoyons dans cette introduction sont des traductions du russe en anglais. L'original russe a été perdu.)

10. Voir Elena Rerix, *Listy dnevnika* [Pages de journal], t. 1, 1920-1923, éd. de V. A. Rosov, M., RASSANTA – Gosudarstvennyj muzej Vostoka, 2009, 24 mars 1920, p. 6.

Théosophiques¹¹ ». Fait extraordinaire à l'origine du trouble ressenti alors par la femme du peintre, ce Mahatma n'aurait été autre que Morya¹², un Instructeur de la Fraternité blanche en qui Blavatsky avait reconnu son « Maître ». Comment interpréter ce qui se produisit alors à Londres et prendrait, aux États-Unis, plus d'ampleur encore ?

En fait, à une date que l'on ne peut déterminer avec exactitude¹³, les époux Roerich, abandonnèrent la pratique spirite pour croire en l'existence, non d'entités surnaturelles, mais d'êtres humains aux pouvoirs hors normes censés détenir un savoir auquel seuls quelques rares initiés pouvaient prétendre accéder. Ils vécurent ce moment comme un revirement total, allant jusqu'à nier, comme Blavatsky avant eux, avoir jamais appartenu à des cercles spirites¹⁴. Un événement survenu à Londres avait déjà fortement encouragé Elena Roerich à adhérer à l'enseignement de la fondatrice de la Société théosophique et même à s'identifier à elle : le 24 mars 1920, elle avait croisé en plein jour Maître Morya accompagné de son « frère » Koot Hoomi à Hyde Park, là même où Bla-

11. H. P. Blavatsky, *La Clef de la Théosophie*, trad. de Mme H. Neufville, Paris, Publications de la Société théosophique, 1895 [1^{re} éd. en anglais : 1889], p. 388.

12. La communication du 29 mai 1921 telle qu'elle est retranscrite dans le « journal » d'Elena trahit le trouble de cette dernière face à la possibilité qu'Allal Ming soit Morya, voire éventuellement le Mahatma Koot Hoomi. Celle du 25 mai 1922 semble signifier l'évincement d'Allal Ming (ou simplement de son nom) par Maître Morya qui s'impose alors comme le guide de la famille Roerich. Voir Elena Rerix, *Listy dnevnika*, op. cit., t. I, p. 36 et 169.

13. Car comme le démontre très bien l'historien Alexandre Andreïev, il est impossible de croire sur parole Elena et Nicolas Roerich quand ils évoquent leur vie. Ainsi Elena date-t-elle sa découverte de la théosophie de son long séjour londonien entre juillet 1919 et septembre 1920, or le témoignage d'un de leurs proches à Saint-Petersbourg, le docteur Konstantin Riabinine (1877-1955), invite à penser que l'intérêt du couple pour la théosophie remonte au début du siècle. Voir Aleksandr Andreev, « Okkul'tizm i mistika v žizni i tvorčestve N. K. i E. I. Rerix » [Occultisme et mystique dans la vie et l'œuvre de Nicolas et Elena Roerich] in *Id.* & D. Savelli (éd.), *Rerixi. Mify i fakty*, SPb., Nestor-Istorija, 2011, p. 61.

14. Des liens étroits unissent la théosophie (à laquelle les Roerich adhérèrent en juillet 1920) au spiritisme au point que la première peut être considérée comme « une branche réformée du spiritisme ». Voir Jeffrey D. Lavoie, *The Theosophical Society. The History of Spiritualist Movement*, Boca Raton, Brown Walker Press, 2012, 371 p.

vatsky prétendait l'avoir rencontré en 1851¹⁵. Et si sur le moment ni son mari ni ses fils ne la prirent au sérieux¹⁶, très vite il n'en alla plus de même.

Lorsqu'en octobre 1920, les Roerich, avec leurs deux fils, s'installèrent aux États-Unis où le collectionneur Robert Harshe (nommé peu après directeur de l'Institut d'art de Chicago) les avait invités, ils rassemblèrent très vite autour d'eux des amateurs de pratiques spirites disposés à se mettre à l'écoute des « Maîtres de l'Orient » ou Mahatma. Au début de l'année 1921, le peintre reconnaissait à sa femme des dons considérables de medium¹⁷ ; trois ans plus tard, au Sikkim, il avertissait un de ses proches que cette dernière « avait reçu le don d'entendre les voix de beaucoup de Frères et Sœurs de la Fraternité blanche » et en concluait : « Une expérience d'une importance colossale a lieu¹⁸ ». De fait, le temps passant, Elena réussit à se prévaloir d'un lien privilégié avec les Maîtres de l'Orient et à exercer à ce titre une emprise croissante sur sa famille et ses intimes, emprise proportionnelle à l'ascendance démesurée prise peu à peu sur elle-même par « Maître Morya ».

Nous possédons plusieurs témoignages sur les « divines séances¹⁹ » auxquelles s'adonnèrent les Roerich et leurs amis. Bien que se rapportant à une période imprécise et rendant compte d'une pratique réservée aux seuls membres de cette famille – ce qui fut loin d'être toujours l'habitude –, le témoignage de Pavel Biélikov²⁰

15. Voir Countess Constance Wachtmeister, *Reminiscences of H. P. Blavatsky and the Secret Doctrine*, Londres, Theosophical Publishing Society, 1893, p. 56-58.

16. À ce sujet et sur la rencontre à Hyde Park, voir le témoignage de Zinaïda (Zina) Lichtmann (plus tard Fosdick) (1892-1990), une collaboratrice new-yorkaise des Roerich. Z. G. Fosdik [Fosdick], *Moi učitelja. Vstreči s Rerixami. Po strannicam dnevnika. 1922-1934* [Mes maîtres. Rencontres avec les Roerich. D'après les pages du journal. 1922-1934], éd. D. N. Popov & E. A. Logaeva, M., Sfera, 1998, 30 août 1928, p. 316.

17. Lettre de Nicolas Roerich à Vladimir Chibaïev, 24 février 1921, in A. N. Annenko (éd.), *N. K. Rerix. Deržajte! Pis'ma (1921-1925)*, [N. K. Roerich. Osez ! Lettres (1921-1925)], Abakan, Xakasskoe Knižnoe Izdatel'stvo, 2012, p. 19.

18. Lettre de Nicolas Roerich à Vladimir Chibaïev, 2 avril 1924, in *ibid.*, p. 67.

19. L'expression revient à plusieurs reprises dans le journal de Zinaïda Lichtmann. Voir Z. G. Fosdik, *Moi učitelja..., op. cit.*, 12 juillet 1922, p. 61 ; 3 novembre 1922, p. 127 ; 29 avril 1923, p. 192.

20. À partir des années 1930, Pavel Biélikov (1911-1982), alors installé en Estonie, rassembla un impressionnant ensemble d'archives concernant

mérite d'être cité. La description qu'il donne des transes d'Elena lors de ses communications avec les êtres omnipotents et omnis-cients inventés par Blavatsky souligne le rôle prépondérant qu'elle joua au sein de sa famille :

Selon lui [Pavel Biélikov], les membres de la famille Roerich, à savoir Nicolas Roerich, Elena Roerich et leurs fils Sviatoslav et Youri, se réunissaient seuls. Alors, Elena entrait en transe tout en s'imaginant que Maître Morya ou bien un autre des Mahatma se manifestait à travers elle. Au cours de ces séances, elle prononçait des phrases décousues que son mari et ses fils recopiaient avec soin. De même notaient-ils les signes de feu, en sanscrit ou bien dans l'ancienne langue *senzar*²¹, qui jaillissaient parfois. À la fin de la séance, les participants mettaient au propre ces notes qui, par la suite, constitueraient les livres de l'Enseignement de l'Éthique vivante²².

Outre la précision de cette description – Biélikov la détenait vraisemblablement de Youri Roerich –, ce témoignage apporte un éclairage précieux sur la façon dont Elena, aidée par son mari et ses deux fils, élaborait à partir des communications du Mahatma Morya un enseignement spirituel appelé Agni Yoga (le Yoga du feu) et auxquels par la suite ses adeptes donnèrent le nom d'Éthique vivante. À ce point de notre présentation, on retiendra une chose importante : s'intéresser à Nicolas Roerich implique nécessairement de s'intéresser aussi à celle qui devint son épouse en 1901.

Cela étant admis, poursuivons ce long détour pour comprendre la réussite des Roerich aux États-Unis.

Nicolas Roerich. En 1972, il cosigna une des toutes premières biographies de l'artiste parues en Union soviétique. Voir P. F. Belikov & V. P. Knjazeva, *Rerix* [Roerich], M., Molodaja Gvardija, « Žizn' zamečatel'nyx ljudej », 1972, 252 p. (2^e éd., 1973 ; 3^e éd. augmentée, Samara, Agni, 1996 ; 4^e éd., Novossibirsk, Rossazija, 2009).

21. Le *senzar* (ou *zensar*) est défini par Helena Blavatsky comme « le nom mystique du langage sacerdotal secret ou la “langue mystérieuse” des Adeptes initiés dans le monde entier ». H. P. Blavatsky, *Glossaire théosophique*, Paris, Adyar, 1981 [1^e éd. originale : 1892], p. 345.

22. Ce témoignage est rapporté par Alexis Khovanski (1916-1996), un scientifique soviétique qui fut aussi un théosophe (je remercie Andreï Ignatiev de m'avoir fait connaître ses mémoires). A. N. Xovanskij, *Knjaž' Aleksėj Nikolaevič Xovanskij: byloe v vospominanijax i stixax* [Le Prince Alexis Nikolaïevitch Khovanski : choses du temps passé à travers les souvenirs et la poésie], Kaliningrad, Kaliningr. kn. izd-vo, 2000, p. 126.

L'Agni Yoga, le mouvement religieux fondé par Elena Roerich

Dans le volumineux « journal²³ » d'Elena, qui se compose des seuls messages de Morya ou presque, ceux-ci forment le plus souvent un amalgame à peine intelligible de phrases ou de bribes de phrases – souvent des injonctions ou des déclamations exaltées juxtaposées sans logique cohérente. À moins d'accepter telle une révélation les milliers de pages de ce journal-fleuve, le lecteur « décrochera » assez rapidement et le chercheur, aussi consciencieux soit-il, se convaincra tout aussi vite du caractère pathologique de cette logorrhée sibylline.

Quant aux quatorze volumes parus entre 1924 et 1938, qui constituent le fondement de l'Agni Yoga²⁴, ils correspondent à des extraits du journal retravaillés et complétés par Elena – ce qui, notons-le au passage, supposa de sa part un important travail d'interprétation des messages mahatmiques. Ces livres se présentent sous la forme de textes courts, toujours respectueux de la syntaxe, qui peuvent être lus dans n'importe quel ordre sans que cela n'entrave la lecture de l'ensemble. Des thématiques récurrentes y apparaissent de façon plus évidente que dans le journal.

23. Un peu avant la fin 2006, les 47 cahiers du journal manuscrit conservés aux États-Unis et concernant la quasi-totalité de la période allant du 24 mars 1920 au 14 mars 1944 ont été scannés et mis en ligne sur le site « La Bibliothèque d'Urusvati ». Une version dactylographiée et annotée, recourant à un jeu de couleurs pour signaler les parties incluses dans les volumes de l'Agni Yoga (voir *infra* note 24), a également été mise en ligne sur le même site. Voir <http://urusvati.agni-age.net/> (consulté le 7 juillet 2018). À partir de 2007, Andrei Luft a entrepris, sous le titre *Zapiski Učenijsa živoj etiki* (Carnets de l'Enseignement de l'Éthique vivante), la publication sur papier du journal en vingt-cinq volumes. Dix-huit tomes sont actuellement disponibles sur l'internet. Voir <http://lebendige-ethik.net/index.php/rerikhovedenie/142-novaya-seriya-knig-iz-25-t-e-i-rerikh-zapisi-ucheniya-zhivoj-etiki> (consulté le 7 juillet 2018). De son côté, entre 2006 et 2012, Vladimir Rossov a fait paraître une édition annotée du journal en quatre tomes couvrant les années 1920 à 1928. C'est à cette édition que nous renvoyons dans le présent article.

24. Il s'agit de *Feuilles du Jardin de Morya* (*Listy sada Morii*) (2 vol., 1924-1925), *Communauté* (*Obščina*) (1926), *Agni Yoga* (*Agni Joga*) (1929), *Infinité* (*Bespredel'nost'*) (2 vol., 1930), *Hiérarchie* (*Ierarxija*) (1931), *Cœur* (*Serdce*) (1932), *Monde de Feu* (*Mir ognennyj*) (3 vol., 1933-1935), *Om* (*Aum*) (1936), *Fraternité* (*Bratstvo*) (1937) et *Surterrestre* (*Nadzemnoe*) (achevé en 1947, publié dans les années 1990).



Elena et Nicolas Roerich à Novgorod, 1905

Ainsi, l'instance mystérieuse qui parle à la première personne tantôt du singulier, tantôt du pluriel, exprime une vision manichéenne du monde où des « forces blanches » s'opposent à des « forces noires » ; de même affirme-t-elle à plusieurs reprises l'existence d'une hiérarchie de Maîtres, les Mahatma (également dénommés Instructeurs, Frères de l'Humanité, Volontés supérieures, Guides, etc.) auxquels il est intimé de se soumettre. Elle invite également à croire en l'existence d'un « Principe féminin représentant la Mère spirituelle du Christ et du Bouddha²⁵ », appelé Mère du Monde, ainsi qu'en la réincarnation et en l'existence d'énergies psychiques ou « pouvoirs cosmiques » qui contribuent à l'évolution de l'espèce humaine. Quant au christianisme, dont Blavatsky tendait à minimiser l'importance, l'Agni Yoga l'associe étroitement au bouddhisme jusqu'à prêter aux deux religions un messianisme commun. L'Ère nouvelle, dont l'avènement imminent est annoncé avec insistance, sera d'ailleurs consacrée par la venue d'un Messie, qui est tantôt le Christ, tantôt le Bouddha Shākyamuni, tantôt Maitreya (le Bouddha des temps futurs), tantôt Morya, tantôt encore les quatre à la fois auxquels viennent s'ajouter parfois d'autres figures messianiques appartenant à des civilisations diverses.

25. Elena Rerix, *Listy dnevnik* [Pages de journal], t. II, 1924-1925, éd. de V. A. Rosov, M., RASSANTA – Gosudarstvennyj muzej Vostoka, 2009, 24 août 1924, p. 165.

C'est que l'Agni Yoga s'inscrit dans la lignée de l'enseignement théosophique qui affirme que « tous les Grands Enseignements proviennent de la même Source Unique et [qu']on ne peut en accepter un en refusant un autre²⁶ ». Son messianisme exacerbé à fortes composantes millénaristes et apocalyptiques le distingue toutefois du courant spirituel initié par M^{me} Blavatsky ; il se trouve même en total porte-à-faux avec la déclaration de cette dernière, selon laquelle « avec la venue de la Théosophie, l'engouement pour les messies est révolu et condamné²⁷ ». Pour tout dire, il se présente comme le symptôme d'une mégalomanie assez sidérante : les livres de l'Agni Yoga célèbrent véritablement leur « auteur » (les guillemets utilisés ici renvoyant au statut particulier qu'Elena, derrière son double ésotérique Morya, adopte *dans* et *envers* ses écrits) de même que le mari de celle-ci, certes de façon moins outrancière que dans le journal, mais néanmoins de façon bel et bien excessive. Comme exemple, citons cet extrait de *Hiérarchie* :

Remarquez comme il est important de garder ces perles que sont le Gourou et la Tara, car ainsi l'on peut accomplir ce qui vient à nous avec opportunité²⁸

extrait dont le sens assez obscur s'éclaire sous un jour nouveau dès que l'on sait que Tara, divinité importante du panthéon bouddhique, est un des alias ésotériques d'Elena, et que Gourou, qui parfois renvoie à Morya (« Moi, le Gourou²⁹ »), désigne son mari.

Outre les clés que les écrits d'Elena Roerich apportent pour décoder le contenu de ces textes insolites, ils révèlent que cette dernière estimait avoir été élue avec son mari pour réaliser une mission d'une importance capitale pour l'humanité, appelée le « Plan grandiose » ou, de façon plus emphatique encore, le « Plan grandiose de

26. Lettre d'Elena Roerich à A. I. Klizovskij, 30 juin 1934, in Elena Ivanovna Rerik, *Pis'ma* [Lettres], t. II (1934), éd. T. O. Knižnik, M., Meždunarodnij Centr Rerikov – Blagotvopitel'nyj Fond im. E. I. Rerik – Master-Bank, 2013, p. 202.

27. H. P. Blavatsky, « Modern Apostles and Pseudo-Messiahs » (1890) in *Ead., Collected Writings*, t. XII (1889-1890), Madras – Wheaton, Theosophical Publishing – Theosophical Press, 1980, p. 262.

28. Voir *Hiérarchie*, [sans nom de traducteur], Paris, Le Courrier du Livre, 1970, § 175, p. 77. (Je ne garde pas la graphie « Guru » – « maître » en sanskrit – retenue dans cette traduction.)

29. Elena Rerik, *Listy dnevnika* [Pages de journal], t. III, 1925-1927, éd. de V. A. Rosov, M., RASSANTA – Gosudarstvennyj muzej Vostoka, 2012, 15 janvier 1924, p. 337.

la Hiérarchie de la Lumière pour sauver le Monde³⁰ ». Les volumes de l'Agni Yoga restent très vagues au sujet de ce projet de nature mystique et géopolitique qui devait demeurer clandestin, mais il ne fait aucun doute que Nicolas Roerich était appelé à y jouer un rôle de premier plan. Regardons-y de plus près pour comprendre la réussite du couple à New York.

Nicolas Roerich : l'Époux élu ou le Mahatma Morya

Comment Elena Roerich fut-elle informée de cette mission qui lui incombait à elle et à son mari sinon par Morya, c'est-à-dire, en fait, par elle-même ? Car, loin d'être une simple « interprète entre le monde visible et le monde invisible³¹ », Elena façonna un être nommé Morya qui n'avait plus grand rapport avec l'énigmatique personnage aux traits hindous qui s'entretenait avec Blavatsky et ses épigones³² ; en revanche, il possédait beaucoup de sa propre instabilité psychique et de sa propre confusion identitaire. Ainsi son Maître Morya se distingue-t-il mal, on l'a vu, d'Allal Ming, « l'Instructeur spirituel du Tibet³³ », qui, en mai 1921, donne à Nicolas son nom comme pseudonyme³⁴. De même se distingue-t-il difficilement du Christ et de Maitreya : en avril 1924, il reconnaît avoir eu l'honneur d'exprimer la volonté du Christ sur terre³⁵ et, en octobre 1925, il révèle être Maitreya : « Il faut penser à Moi en

30. L'expression est employée par Elena dans une lettre du 3 septembre 1934 à Henry Wallace. Voir Elena Ivanovna Rerix, *Pis'ma, t. II (1934)*, *op. cit.*, p. 354.

31. Suivant la définition du médium donnée par le « pape du spiritisme » Allan Kardec (1804-1869). Voir Allan Kardec, *Manuel d'évocation spirite*, Boucherville (Québec), Les Éditions de Mortagne, 1988, p. 110.

32. Il suffit de comparer le ton courtois et policé des lettres adressées par Morya au journaliste et théosophe britannique Alfred Percy Sinnett entre 1880 et 1884 (*Lettres des Mahatmas M. et K. H. à A. P. Sinnett*, Paris, Adyar, 1990 [1923], 613 p.) aux messages décousus et aux injonctions à peine polies que reçoit Elena Roerich pour comprendre qu'on a bien affaire à deux Morya distincts. Le fait est d'autant plus étonnant qu'Elena connaissait fort bien le style du « premier Morya » pour avoir traduit (sous pseudonyme) plusieurs des lettres que ce dernier adressa à Sinnett. Voir *Čaša Vostoka. Pis'ma Maxatm* [La Coupe de l'Orient. Lettres des Mahatma], trad. d'Iskander Xanum, New York – Paris – Riga – Kharbine, Alatas, 1925, 261 p.

33. *Les Feuilles du jardin de Morya*, t. 1, Yerres, Association Agni Yoga, 1988 [1924], § 353, p. 111.

34. Elena Rerix, *Listy dnevnika, t. I, op. cit.*, 26 mai 1921, p. 35.

35. Elena Rerix, *Listy dnevnika, t. II, op. cit.*, 26 avril 1924, p. 61.

changeant M. par Maitreya, car comme l'heure est venue pour vous de changer de nom, de même en est-il pour Moi³⁶ ».

Autrement dit, au fil du temps, Morya se constitue une identité qui amalgame à elle d'autres identités et il gagne ainsi en importance. Elena le pare d'ailleurs d'une multitude de titulatures : il est « le Souverain M., le Grand Vénitien, le Maître des Maîtres, le Roi du monde, le Roi de Shambhala, le Grand Manou de la Sixième Race et le Seigneur Maitreya le Magnifique³⁷ ». Parmi ces facettes de Morya qu'elle s'invente, qui est-elle vraiment ? Plusieurs messages consignés lors des « divines séances » esquissent une réponse en révélant que par sa lignée de réincarnations, elle est à la fois l'élève d'Allal Ming, la sœur de Morya, son élève aussi, et également la fille de Bouddha, une reine mexicaine, la femme de Salomon, la fille d'un pharaon, une moniale du XIV^e siècle, l'épouse de l'empereur mongol Akbar³⁸, etc. Enfin, de façon plus troublante encore, Allal Ming la reconnaît à deux reprises comme étant sa femme³⁹ tandis que Morya l'invite à être une mère pour ses élèves⁴⁰. En somme, Allal Ming, *alias* Morya, est à la fois son maître, son frère, son mari, et bien entendu Elena elle-même. Quant à Nicolas Roerich, lui-même réincarnation d'un imaginaire empereur chinois dénommé Fouyama, réincarnation également du V^e Dalai-Lama, dit le Grand Cinquième, et d'autres personnages importants encore⁴¹, il partage avec Morya, on l'a vu, le titre de Gourou et, de ce fait, est l'égal d'un Messie.

Tandis que les identités se démultiplient et que paradoxalement les distances les séparant s'abolissent, le messianisme vire donc à une mégalomanie assez singulière s'exprimant au sein d'un couple : Elena est l'Élue qui élit son Époux.

La personnalité troublée de la muse de Nicolas Roerich serait demeurée un détail curieux, mais secondaire de la vie de l'artiste si ce dernier n'avait pleinement accepté de tenir ce rôle d'« Époux divin », et ce, avant même peut-être qu'Elena et Maître Morya ne l'y encouragent. Car lorsque le 14 septembre 1922, au cours d'une séance d'écriture automatique, Morya s'adresse à lui en ces termes :

36. Elena Rerix, *Listy dnevniku*, t. III, *op. cit.*, 5 octobre 1925, p. 46-47.

37. Lettre d'Elena Roerich à A. M. Asseïev, 21 juillet 1934, in Elena Ivanovna Rerix, *Pis'ma* [Lettres], t. II, *op. cit.*, p. 248.

38. Elena Rerix, *Listy dnevniku*, t. I, *op. cit.*, 9 mai 1921, p. 30-31 et 21 juin 1921, p. 45.

39. Voir par exemple *Ibid.*, 7 juin 1921, p. 40 et 13 juin 1921, p. 43.

40. *Ibid.*, 21 juin 1921, p. 45.

41. *Ibid.*, 9 mai 1921, p. 30.

« Toi, ✠, l'élu qui, de toutes parts, irradie de lumière, tu ouvriras pour l'humanité les portes menant au monde éternel⁴² », n'est-ce pas parce que depuis 1910, le peintre signe ses œuvres par le chrisme ? Et qui pourrait croire que jusqu'en 1922, année où Morya lui révèle « la signification de [sa] manière se signer [ses] tableaux depuis 1910⁴³ », Roerich a ignoré avoir recours au symbole reconnu depuis Constantin I^{er} (306-337) pour être celui du Christ ? Qui pourrait penser qu'il a choisi les lettres cyrilliques « P » et « X », au début et à la fin de son nom (Рерих), sans songer que le X (*hi*) et P (*rho*) grecs correspondent aux deux premières lettres du nom du Christ en grec, superposées dans le chrisme ? Finalement, comment ne pas admettre que, bien avant la « naissance » de Morya, le peintre présentait déjà de sérieuses prédispositions à s'identifier au Messie ?

Le fait se confirme si l'on prend en compte que Nicolas Roerich s'inventa une généalogie fabuleuse. Il suggéra en effet descendre en droite ligne de Riourik, le fondateur mythique de la Russie. Il le fit avec suffisamment d'intelligence pour que cette idée fondée sur le seul hasard de la ressemblance homophonique des deux noms soit reprise comme une donnée indiscutable dans de nombreux écrits à son sujet et qu'elle serve « sa » légende⁴⁴. Après la révolution de 1917, cette volonté de s'attribuer une origine noble ne fera que s'exacerber. Ainsi en s'engageant vers Lhassa, Roerich confia le plus sérieusement du monde à ses compagnons de voyage être le Dalai-Lama d'Occident⁴⁵ et signa ses missives au XIII^e Dalai-Lama par le nom Rigden Jyepo qui est celui du roi de Shambhala, un royaume mythique tibétain. De fait, lorsqu'après

42. Le message parvient en allemand à Nettie Horsch. *Ibid.*, p. 442 (pour la retranscription originale en allemand, voir p. 492).

43. Lettre à Vladimir Chibaïev, 30 avril 1922, in A. N. Annenko (éd.), N. K. Rerix. *Derzajtel', op. cit.*, p. 30.

44. Nous rejoignons ici l'avis d'Ivars Silārs, auteur d'une étude fouillée sur la généalogie du peintre, qui pense que même si ce dernier n'affirme nulle part être clairement un descendant de Riourik, cette légende s'est si bien répandue de son vivant qu'il ne peut y avoir été étranger, lui qui se montrait si préoccupé de se présenter comme un sauveur de l'humanité. Voir Ivars Silārs, « Predki Nikolaja Rerixa. Legendy i arxivnye svidetel'stva » [Les ancêtres de Nicolas Roerich. Légendes et témoignages d'archives] in A. Andreev & D. Savelli (éd.), *Rerixi. Mify i fakty, op. cit.*, p. 9 *sq.* Voir dans ce recueil l'article d'Anita Stasulane qui cite l'exemple de l'écrivain Alexis Remizov (1877-1957) reprenant cette légende en 1916 (p. 421).

45. Voir l'article d'Isrun Engelhardt dans ce volume.

avoir obtenu par faveur spéciale un passeport français en 1930, Nicolas Roerich fit précéder son patronyme de la particule « de », nous sommes en droit de penser qu'il s'agissait moins de franciser ce nom que là encore d'attester la noblesse de sa lignée.

Tous ces faits invitent à penser que Nicolas Roerich fut à l'écoute de la voix qui le désignait comme un théocrate et un sauveur parce que, depuis longtemps, il était disposé à en endosser le rôle. Cette inquiétante confusion identitaire, qui s'inscrit à sa façon dans la longue tradition russe de l'auto-nomination (*samožvanstvo*)⁴⁶, a vraisemblablement été amplifiée par le traumatisme de l'émigration connu par cet artiste bien intégré à la haute société de Saint-Pétersbourg et par son épouse issue de l'aristocratie. Les encouragements que Morya lui prodigue en avril 1924⁴⁷ pour tailler sa barbe de façon à accentuer sa ressemblance et avec Nicolas II et avec Lénine, s'ils sont symptomatiques de l'absence d'engagements idéologiques des Roerich, le sont tout autant du profond égarement dans lequel les a laissés la vacance du pouvoir en Russie, que ce soit en février 1917 avec la destitution du tsar ou en janvier 1924 avec la mort du chef bolchevique.

Cette confusion identitaire serait elle aussi restée une simple bizarrerie dans la vie du peintre, si, peu de temps après son arrivée à New York, Louis Horch (1889-1979), un richissime homme d'affaires, n'avait été convaincu du rôle extraordinaire échu à Nicolas et n'avait mis sa fortune personnelle aux services du « Plan grandiose » élaboré par Elena, *alias* Morya.

L'inauguration en 1923 du Nicholas Roerich Museum à Manhattan, et surtout la métamorphose, sept ans plus tard, de cet hôtel particulier en un gratte-ciel de vingt-sept étages sont l'emblème le plus éclatant du crédit accordé par Horch aux dons médiumniques des Roerich. Que cette tour aux motifs art déco, surmontée d'une pointe évoquant un stūpa (reliquaire bouddhique), ait regroupé aux trois premiers étages un musée, plusieurs institutions culturelles, une école proposant divers enseignements artistiques, deux bibliothèques, un théâtre, un auditorium, un restaurant, et même une « chapelle bouddhique », tandis que les autres étages comportaient de petits appartements (pour les élèves notamment) et qu'elle ait

46. Sur la traduction en français des mots *samožvanstvo* et *samožvanec* par « autonomination » et « autonommé », et non « imposture » et « imposteur », et sur le fait que ce phénomène « relève avant tout du religieux », voir Claudio Ingerflom, *Le Tsar c'est moi. L'imposture permanente d'Ivan le Terrible à Vladimir Poutine*, Paris, PUF, 2015, p. 26 sq.

47. Elena Rerix, *Listy dnevnik, t. II, op. cit.*, 29 avril 1924, p. 64.

été baptisée l'Immeuble du Maître (*Master Building*), prouvent la foi inébranlable de Horch en Morya, le maître spirituel de Nicolas et d'Elena. Le départ, le 8 mai 1923, des Roerich pour l'Inde (*via* la France) et les années de voyage à travers l'Asie qui suivirent le confirment : seul Morya a pu déterminer Horch à en assurer le financement, seul lui d'ailleurs a pu convaincre Elena et sa famille d'abandonner le confort de leur vie new-yorkaise, que cet homme d'affaires leur assurait, pour emprunter plusieurs mois durant les routes arides et dangereuses des caravanes de l'Asie centrale.



Le Master Building, New York (2008)
© Dany Savelli

Devant la place de l'irrationnel dans cette impressionnante réussite, on comprend que le talent du peintre ait revêtu un caractère secondaire, quelle qu'ait pu être au par ailleurs la conviction que Louis Horch partageait avec Nicolas Roerich sur la nécessité de diffuser la culture et les arts dans la vie quotidienne afin de contribuer à l'évolution spirituelle de l'humanité.

Le Plan grandiose de Nicolas et d'Elena Roerich

Mais en quoi le voyage en Orient était-il nécessaire à Elena et à son double ésotérique ? Un premier constat s'impose : l'attrait pour l'Inde que les époux Roerich éprouvaient depuis le début du siècle n'avait rien d'original. Il s'inscrivait dans la fascination exercée par ce pays depuis la « découverte », à la fin du XVIII^e siècle, de l'existence de racines communes au sanscrit, au grec et au latin, qui incita nombre de philosophes et de scientifiques à déplacer le berceau de l'humanité à l'orient de la Terre sainte. Dès lors que « tout sans exception a[vait] son origine dans l'Inde⁴⁸ », dès lors que l'Inde était reconnue comme « la matrice du monde⁴⁹ », se rendre dans ce pays équivalait à remonter le temps et à espérer ainsi réintégrer une unité fondamentale perdue. Comme Helena Blavatsky avant eux, les Roerich firent donc le voyage en Inde afin de retrouver « *la religion des anciens* [qui] est *la religion de l'avenir*⁵⁰ » et atteindre ce point temporel originel à partir duquel le temps pouvait reprendre un nouveau cours.

Dans l'Agni Yoga, cette nostalgie de la synthèse et de la totalité se traduit par l'obsession d'un centre originel⁵¹ et par une conception du temps, à la fois cyclique et linéaire, autorisant à penser conjointement l'évolution de l'humanité (selon une idée chère à la

48. Lettre de Friedrich Schlegel à Ludwig Tieck, 15 septembre 1803, cité in Raymond Schwab, *La Renaissance orientale*, Paris, Payot & Rivages, 2014 [1^e éd. : 1950], p. 108.

49. Jules Michelet, *La Bible de l'Humanité*, Bruxelles, Complexe, 1998 [1^e éd. : 1864], p. 26.

50. H. P. Blavatsky, *Isis dévoilée*, trad. du Dr Paul Thorin, Paris, Éditions Adyar, t. II., 1973, p. 370.

51. Cela est nettement repérable dans *Hiérarchie*, un des volumes du corps doctrinaire de l'Agni Yoga. Voir *Hiérarchie*, *op. cit.*, § 209, p. 90 (« Lorsque nous comprenons ce qu'est la Hiérarchie, alors chaque action est rattachée à un centre. C'est la raison pour laquelle il est des plus nécessaires de comprendre le centre ») ; § 223, p. 95 (« Tous les événements sont groupés autour d'un centre. Tous les signes ramènent à un centre. En tout se trouve la manifestation d'un feu dont l'essence attire toutes les énergies correspondantes. Voilà comment s'accomplissent tous les événements cosmiques. C'est seulement avec cette notion du centre unique que l'on peut diriger la quête spirituelle vers la semence d'où sort l'existence »). Voir également § 252, p. 107 (« Sans l'image d'un Centre, il ne peut y avoir ni création, ni construction. La création ne peut se développer qu'avec le sentiment qu'il existe un Centre ») et § 247, p. 105 (« le Grand Centre est là, pour que tout soit assemblé autour de la graine »).

théosophie de Blavatsky, qui elle-même la tenait des Lumières et du darwinisme), et son recommencement. De fait, l'Agni Yoga exprime à la fois la nostalgie d'un Âge d'or perdu et le désir d'un éloignement du passé, voire d'une rupture ; de là le caractère à la fois messianique, apocalyptique, millénariste et utopique du projet des Roerich : au terme de batailles et de cataclysmes terribles (qui expliquent les nombreux appels de Morya à l'action héroïque) apparaîtra un Sauveur qui déclenchera l'avènement des temps nouveaux. Ceux-ci impliqueront nécessairement l'émergence d'un espace nouveau destiné à occuper le centre du monde. Ainsi, le « Plan grandiose », que Morya évite toujours d'énoncer clairement (« Je n'aime pas les traités cohérents⁵² » reconnaît-il en 1926), correspond à la fois à la quête d'un Nouveau Pays (*Novaja Strana*) et à son édification selon un modèle étatique centralisé et totalitaire. Présenté dans l'Agni Yoga comme le « lieu indispensable où le monde spirituel s'unit avec le monde matériel⁵³ », cet État prend également le nom de Shambhala en référence à un mythe eschatologique tibétain dont les divers éléments ont été mis en forme par le VI^e Panchen-Lama (1738-1780)⁵⁴. C'est que, de façon tout à fait originale, les Roerich identifient le royaume fabuleux de Shambhala au siège des Mahatma que Blavatsky localisait au Tibet ; de surcroît, ils le déplacent de sorte à le situer dans une zone imprécise aux frontières fluctuantes, baptisée tantôt « Altaï-Himalaya », tantôt le « Cœur de l'Asie⁵⁵ ».

52. Elena Rerix, *Listy dnevnika*, op. cit., t. III, 18 décembre 1926, p. 219.

53. *Les Feuilles du jardin de Morya*, t. 2, op. cit., § 88, p. 36.

54. Le titre de panchen-lama (« maître grand érudit ») fut décerné par le V^e Dalai-Lama à l'abbé du monastère de Tashilhünpo, Lobsang Chökyi Gyeltsen (1570-1662). Il fut appliqué rétroactivement aux trois incarnations précédentes de ce dernier, ce qui explique que si Lobsang Chökyi Gyeltsen a bien été le premier panchen-lama, il est en même temps reconnu comme le quatrième de la lignée. Il existe donc une double énumération des panchen-lamas (dans ce recueil, nous considérerons Lobsang Chökyi Gyeltsen comme étant le IV^e Panchen-Lama). Enfin, rappelons que les panchen-lamas sont avec les dalai-lamas les deux grandes figures de l'école Gelugpa du bouddhisme tibétain, et que sur un plan strictement spirituel, les premiers sont considérés comme supérieurs aux seconds.

55. De façon symptomatique, il s'agit du titre de deux récits d'expédition de Nicolas Roerich. Voir Nicholas Roerich, *Altai-Himalaya...*, op. cit., XIX-407 p. et Nikolaj Rerix, *Serdce Azii*, Southbury (Connecticut), Alatas, 1929, 138 p. Ce dernier livre parut en anglais l'année suivante avec des révisions importantes : Nicholas Roerich, *Heart of Asia*, New York, Roerich Museum Press, 1930, 170 p. Le troisième livre inspiré par l'expédition à

Ce projet utopique, amplement nourri de romantisme et de théosophie, aurait pu, lui aussi, demeurer un détail saugrenu de la biographie du peintre s'il n'avait suscité, outre l'intérêt de Louis Horsch, celui du gouvernement soviétique. De là l'improbable voyage de 1926 dans le jeune État bolchevique. Revenons-y plus en détail.

Fonder un État bouddho-communiste

En 1924, alors que le peintre se trouve déjà au Sikkim, il effectue à la demande de Morya un voyage éclair aux États-Unis. Là, avec le concours de Horsch, il rend visite à d'importants industriels américains pour lever des capitaux et fonder une société dénommée Béloukha en l'honneur du plus haut sommet de la chaîne altaïenne. Il peut ainsi répondre aux appels lancés par le gouvernement soviétique en direction des entrepreneurs des pays capitalistes et obtenir une concession de prospection minière dans l'Altaï. Ce projet ne tient pas au seul désir de réussir une bonne opération financière (même si le sens des affaires du peintre est bien réel) ; il constitue en fait la première étape de l'édification du Nouveau Pays. L'Altaï possède de sérieux atouts pour en figurer le centre : sa position géographique à équidistance « de quatre océans⁵⁶ », qui lui confère l'aura magique de centre originel absolu, le fait qu'au siècle dernier, des savants finlandais et russes l'ont reconnu comme le berceau de l'humanité⁵⁷, son relief montagneux rappelant l'Himalaya, sa proximité avec des contrées bouddhiques, sans compter qu'une légende rappelant celle de Shambhala y a cours parmi les vieux-croyants réfugiés en nombre dans ses vallées reculées. Ainsi, l'Altaï se profile comme un substitut parfait du « mystérieux Tibet » mis à l'honneur par Blavatsky. En outre, il offre une possibilité remarquable de délocaliser en pays soviétique – où la révolution semble figurer les prémisses de l'Ère nouvelle – le siège des Mahatma, et donc le centre du monde que les anciennes cosmographies asiatiques situaient dans l'Himalaya. L'enjeu est de taille, car si Elena et Nicolas ont été élus par la Fraternité occulte

Roerich s'intitule *Shambhala* (New York, Frederick A. Stokes Company, 1930, VIII-316 p.). Les lieux mentionnés dans ces trois titres désignent le même espace.

56. Nicholas Roerich, *Altai-Himalaya...*, *op. cit.*, p. 337.

57. À ce sujet, je renvoie à mon article « La délocalisation de Shambhala dans l'Altaï. (Autour du Nouveau Pays rêvé par Nicolas et Elena Roerich) » in Dominique Samson Normand de Chambourg et *Ead.* (éd.), *La Sibérie comme paradis*, EMSCAT, coll. « Nord-Asie », 2019 (à paraître).

des Mahatma, alors *leur* pays, ce pays russe perdu en 1917 et inlassablement magnifié depuis, a nécessairement été choisi pour accueillir l'Ère nouvelle. Morya ne cesse d'ailleurs de le leur rappeler⁵⁸.

Afin que la Russie soit pleinement consacrée comme le centre du monde, résidence des Maîtres de l'Orient, encore faut-il, pour paraphraser Victor Hugo, qu'elle « penche à l'Orient ». À cette fin, les Roerich élaborent une géopolitique étonnante combinant slavophilie et théosophie, leur rejet de l'Occident exacerbant leur tropisme bouddho-oriental. En un mot, voilà la Russie élue pour prendre la tête des bouddhistes, au prix d'une révision des relations russo-asiatiques bien plus radicale que ne le propose à la même époque le mouvement des eurasiens et que ne l'a proposée, avant lui, le courant cosmiste de Nikolai Fiodorov⁵⁹.

De fait, le Plan grandiose, quelle qu'en soit la dimension politique et diplomatique, ne saurait être réduit à un simple revirement politique, similaire à celui opéré par de nombreux exilés russes au milieu des années 1920. Ce serait se méprendre sur un phénomène d'ordre psychologique qui voit la mégalomanie des Roerich virer au chauvinisme et leurs revendications messianiques au patriotisme de sorte à entrer en résonance avec le messianisme révolutionnaire. Qui plus est, ne pas repérer les limites idéologiques sérieuses de leur « retournement » reviendrait à reléguer leurs convictions ésotériques à l'arrière-plan. Or le plan fomenté par le couple suppose la « conversion » préalable des dirigeants soviétiques à un syncrétisme religieux au sein duquel le bouddhisme – revu, il est vrai, au prisme de la théosophie – occupe une place de choix : à Moscou en 1926, Nicolas Roerich est reçu par différents dignitaires du régime à qui il ne propose rien moins que la création d'un État bouddho-communiste au cœur de la Haute Asie.

Mais pourquoi donc, demandera-t-on, le Kremlin et le Komintern prêtèrent-ils attention à cet exilé égaré en pays soviétique, mu ni pour seul laissez-passer d'une lettre en tibétain dans laquelle

58. Voir Elena Rerix, *Listy dnevnik, t. I, op. cit.*, 29 avril 1922, p. 159 et 16 juin 1923, p. 306. *Ead.*, *Listy dnevnik, t. III, op. cit.*, 14 décembre 1925, p. 83.

59. Sur le Pamir, comme point de rencontre entre l'Orient et l'Occident placé sous l'autorité du tsar et comme « centre mythique de la préhistoire du monde » selon le penseur Nikolai Fiodorov (1829-1903), voir George M. Young, « L'idée d'Eurasie chez Nikolai Fiodorov » in Françoise Lesourd (éd.), *Le Cosmisme russe. I. Tentative de définition, Slavica Occitania*, 46, 2018, p. 199-219.

d'étranges Mahatma les exhortaient à reconnaître la religion du Bouddha comme un enseignement communiste⁶⁰ ? Il fallait que le porteur de cette étrange missive ait su se prévaloir d'informations importantes acquises à la frontière tibéto-sikkimoise et que Moscou, à la veille d'envoyer une troisième mission secrète à Lhassa⁶¹, ait cruellement manqué d'informations sur la situation dans le nord des Indes britanniques. « Jamais encore, nous n'avions eu un pont aussi solide qui nous rattache à des centres si importants », se réjouit d'ailleurs le commissaire aux Affaires étrangères, Guéorgui Tchitchérine, dès qu'il fut informé des propositions de ce « demi-bouddhiste, demi-communiste »⁶² qu'était selon lui Roerich.

Outre des informations de première main sur la présence britannique dans le nord de l'Inde, Roerich arrivait à Moscou avec une stratégie originale pour gagner les populations bouddhiques à la cause du communisme. Il suggérait de miser non plus sur le Dalaï-Lama, mais sur le Panchen-Lama, l'autre grande autorité spirituelle du Tibet. Un événement survenu quelques mois plus tôt l'avait conduit à échafauder un tel projet : en décembre 1923, le IX^e Panchen-Lama (1883-1937) s'était enfui en Chine, événement sans précédent dans l'histoire tibétaine. Le peintre voyageur, qui insistait sur une prétendue rivalité entre les deux hiérarques tibétains, omettait de dire – mais en avait-il seulement conscience ? –

60. Voir Vladimir Rosov, *Nikolaj Rerix. Vestnik Zvenigoroda. Èkspedicii N. K. Rerixa po okrainam pustyni Gobi* [Nikolaj Roerich. Le messenger de Zvenigorod. Les expéditions de N. K. Roerich aux confins du désert de Gobi], t. I, SPb. – M., Aleteja – Ariavarta-Press, 2002, p. 148.

61. Sur les trois missions bolcheviques au Tibet, voir Alexandre Andreïev [Aleksandr Andreev], *Soviet Russia and Tibet. The Debacle of Secret Diplomacy. 1918-1930s*, Leiden – Boston, Brill, 2003, 433 p.

62. Lettre de Guéorgui Tchitchérine à Nikolaï Kretinski, 31 mars 1925, citée in Vladimir Rosov, *Nikolaj Rerix. Vestnik Zvenigoroda...*, *op. cit.*, t. I, p. 127. Voir également en français *Id.*, « La mission bouddhique de Nikolaj Roerich au Tibet » in D. Savelli (éd.), *Présence du bouddhisme en Russie, Slavica Occitania*, 21, 2005, p. 243-263. L'expression « ces centres si importants » (*èti stol' važnye centry*) employée par Tchitchérine pourrait-elle renvoyer à l'idée, vulgarisée par Blavatsky, de centres sacrés cachés en Orient ? C'est peu probable, mais si tel était le cas, c'est sur l'intérêt pour l'ésotérisme montré par le chef de la diplomatie soviétique de l'époque qu'il faudrait alors se pencher. En tout cas, signale A. Andreïev, Tchitchérine ne remit pas en doute l'existence de communautés bouddhiques dont le peintre se prétendait le messenger. Voir Alexandre Andreïev, *The Myth of the Masters Revived. The Occult Lives of Nikolai and Elena Roerich*, Leiden – Boston, Brill, « Eurasian Studies Library » n° 4, 2014, p. 241.

que sa stratégie ne reposait pas sur une analyse objective de la réalité politique du Tibet, mais sur une interprétation mystique de la fuite du Panchen-Lama : selon une prophétie tibétaine, le départ du Panchen du monastère de Tashilhünpo, sa résidence dans la ville de Shigatse, serait en effet précédé par la venue des guerriers de Shambhala, préalable à l'avènement de l'Ère nouvelle. Si l'on tient compte que le mythe de Shambhala est étroitement associé à la lignée des panchen-lamas au point que plusieurs d'entre eux ont été reconnus réincarnations du roi de cette contrée fabuleuse et que, par ailleurs, Blavatsky associait les Mahatma aux panchens-lamas⁶³ et insistait sur son prétendu séjour à Tashilhünpo⁶⁴, on comprend que Nicolas Roerich, informé de l'existence de cette prophétie par Alexandra David-Néel⁶⁵, ait interprété l'extraordinaire fuite du Panchen-Lama en décembre 1923 comme le signe annonciateur tant espéré : les Temps attendus étaient là, la prophétie s'enclenchait juste au moment où le peintre s'approchait d'une des résidences supposées de la Fraternité blanche au Sikkim. N'était-ce pas là encore un présage ? Et en admettant que Nicolas Roerich n'ait jamais su que la raison principale du différend entre le IX^e Panchen-Lama et le XIII^e Dalaï-Lama était un banal contentieux fiscal⁶⁶, comment de toutes les façons aurait-il pu se satisfaire d'une explication triviale devant des coïncidences aussi remarquables ?

63. Voir lettre du 3 avril 1886 de Helena Blavatsky à Franz Hartmann, *Theosophical Quarterly*, avril 1926, p. 324 cité par Michael Gomes, *The Dawning of the Theosophical Movement*, Wheaton – Madras – Londres, The Theosophical Publishing House, p. 9. Dans *Isis dévoilée*, Blavatsky explique que les lamas sont certes des sujets du Dalaï-Lama, mais que « tout lama initié » ne relève de l'autorité que du seul Panchen-Lama, « le grand Initié et adepte ». Voir H. P. Blavatsky, *Isis dévoilée*, t. I, *op. cit.*, 1979, p. 41. Voir également *The Letters of H. P. Blavatsky to A. P. Sinnett and Others Miscellaneous Letters*, éd. de A. T. Baker, Londres, T. Fisher Unwin, 1925, p. 363.

64. Voir H. P. Blavatsky, *Collected Writings*, Madras – Wheaton, Theosophical Publishing – Theosophical Press, 1966, t. I (1874-1878), p. XLVIII et 1954, t. VI (1883-1885), p. 272.

65. La rencontre entre David-Néel et Roerich eut lieu le 24 septembre 1924 à Calcutta. Voir Alexandra David-Néel, *Correspondance avec son mari. 1904-1941*, Paris, Plon, 2000, lettre du 26 septembre 1924, p. 763-764 (la célèbre exploratrice se trompe de deux jours dans la date) et « Pis'ma Nikolaja Rerixa v Dalaj Pxobrang (1924) » [Lettres de Nicolas Roerich à Talai-Pho-Brang (1924)], *Vestnik Ariavarty* (M.), 1, 2001, p. 27.

66. Voir Fabienne Jagou, *Le 9^e Panchen Lama (1883-1937). Enjeu des relations sino-tibétaines*, Paris, École française d'Extrême-Orient, 2004, p. 107.

Pourtant une fois que les Roerich eurent quitté l'Union soviétique et la Mongolie pour rejoindre le Sikkim par la route des caravanes, il devint peu à peu évident que Moscou avait perdu tout intérêt pour leur projet de marche militaro-spirituelle sur Lhassa. Les déboires soviétiques en Chine, les tensions diplomatiques avec la Grande-Bretagne au printemps 1927 et le ralliement de groupes réactionnaires mongols et chinois au Panchen-Lama, à quoi s'ajoutait l'adoption de plus en plus nette en Union soviétique de la théorie du « socialisme dans un seul pays », expliquent ce désintérêt. En eut-il été autrement qu'on conçoit difficilement ce qu'aurait produit cet attelage surprenant entre des dirigeants adeptes d'un athéisme militant et un couple de mystiques venus à eux en ambassadeurs d'une puissance occulte.

L'expédition Roerich en Mandchourie et en Mongolie-Intérieure

Malgré l'échec de la tentative de coopération avec l'Union soviétique et l'enlisement du projet de concession dans l'Altai, malgré le refus du Dalai-Lama de recevoir les voyageurs à Lhassa⁶⁷ et malgré les épreuves endurées au Tibet, les Roerich ne renoncèrent pas au Plan grandiose. À leur retour d'expédition, ils cherchèrent à fédérer des groupes d'émigrés russes, kalmouks, sibériens et caucasiens tout en essayant d'intéresser un État à leur projet de Nouveau Pays en Sibérie. Car l'étrange trio formé par Elena, Nicolas et Morya, aussi loufoque que puisse paraître sa prétention à élaborer une géopolitique d'envergure, fut toujours vigilant à inscrire le Plan grandiose dans un cadre étatique officiel. Et il ne fut jamais aussi près d'y parvenir qu'au début des années 1930, quand l'homme politique Henry Wallace (1888-1965), qui serait nommé en mars

67. Les voyageurs ne furent pas autorisés à se rendre à Lhassa. C'est du moins ce que leurs publications laissent entendre et ce que les archives britanniques confirment. Cependant, ces derniers temps, cette version des faits est remise en question par des chercheurs qui, se fondant sur l'analyse de tableaux de Nicolas Roerich, estiment que le peintre pourrait bien avoir gagné clandestinement la capitale tibétaine. Voir Gvido Trepša & Jurij Borisov, « Potačnaja Lxasa N. K. Rerixa "Dzong večerom" (1928) » [La Lhassa secrète de Nicolas Roerich. *Dzong le soir*] (2013), http://www.uguns.org/articles_html/040.html (consulté le 26 juillet 2018) et Vladimir Rosov, « Tverdynja Tibeta. Poseščal li Rerix zapovedannuju Lxasu? » [Les forteresses tibétaines. Roerich séjourna-t-il dans la ville interdite de Lhassa ?] in *Id., Svet nebesnyj. Ètjudy o kartinax N. K. Rerixa*, Samara, Izdatel'skoj dom « Agni », 2016, p. 91-105.

1933 ministre de l'Agriculture des États-Unis, reconnu en Nicolas Roerich son gourou. Sur l'intervention de cet influent disciple, Nicolas et Youri furent même chargés en 1934 d'une mission botanique au Mandchoukouo, officiellement pour collecter des plantes résistantes à la sécheresse, en réalité pour préparer l'édification du Nouveau Pays dans la Sibérie voisine. Arrivé à Kharbine le 31 mai 1934 après un rapide séjour au Japon où il fut reçu par le ministre de la Guerre, Nicolas Roerich fut accueilli avec enthousiasme par de nombreux émigrés russes de la ville. Cependant, cette seconde expédition tourna rapidement court, car les chefs de l'armée japonaise du Kwantung qui contrôlait le Mandchoukouo virent d'un mauvais œil cet émigré extravagant promouvoir son projet d'État sibérien et se rendre armé dans des zones incertaines. Ce fut vraisemblablement à leur incitation qu'à Kharbine, le Parti fasciste russe ne tarda pas à organiser dans la presse russophone une cabale contre le peintre, dénonçant son mystérieux voyage à Moscou en 1926 et son appartenance à la Société théosophique⁶⁸. Par ailleurs, en raison de nouvelles inquiétantes relayées par la presse américaine sur le caractère aventureux des activités des deux Roerich (ni américains, ni même botanistes) et le risque de les voir compromettre des relations nippo-américaines déjà tendues, Wallace se vit contraint de mettre un terme officiel à l'expédition. De même dut-il cesser d'entretenir des relations avec Nicolas Roerich, son gourou ; sa propre carrière politique en dépendait⁶⁹. Or, à la même époque, à New York, les Horch et Esther Lichtmann, une autre collaboratrice, se rebellaient contre l'autoritarisme croissant exercé par Elena depuis l'Inde. À la fin 1935, les Roerich avaient ainsi perdu l'appui politique de Henry Wallace et le soutien financier de Louis Horch.

Installés dans une jolie villa qui surplombait la ville de Naggār dans l'actuel Himachal Pradesh, le couple et leurs deux fils contemplaient désormais chaque jour ces montagnes himalayennes depuis lesquelles – ils en étaient toujours convaincus – les Mahatma veillaient à l'ordre du monde. Ils ne vivaient pas pour autant totalement isolés comme en témoigne la création de l'Institut himayen de recherches que Nicolas et Youri tentèrent (en vain) de ren-

68. Pour plus de détails, voir l'article d'Andrei Znamenski dans le présent recueil, de même que Maksim Dubaev, *Xarbinskaja tajna Rerixa* [Le secret de Roerich à Kharbine], M., Izdatel'stvo Duxovnoj Literatury – Sfera, 2001, 566 p.

69. Wallace était promis à une belle carrière politique puisqu'en 1941, il obtiendrait la vice-présidence des États-Unis.



De gauche à droite : Jawaharlal Nehru, Sviatoslav Roerich,
Indira Gandhi et Nicolas Roerich, 1942, Naggar (Inde)
Courtesy of Nicholas Roerich Museum, New York

dre viable, de même que le séjour dans leur villa en 1942 d'une figure éminente du mouvement indépendantiste indien, le Pandit Nehru, et de sa fille Indira Gandhi.

La mort de Nicolas le 13 décembre 1947 à Naggar, puis celle d'Elena le 5 octobre 1955 dans les environs de Darjeeling ne signifient pas cependant la fin de l'« aventure des Roerich ». Revenons sur le destin de leur enseignement spirituel pour le comprendre.

Le gourou et son image

Du vivant de Nicolas et d'Elena, des groupes d'adeptes de l'Agni Yoga se formèrent aux États-Unis, en Europe et en Asie. Il est difficile d'évaluer le nombre de ces adeptes, mais une chose est sûre : le couple, tout en ambitionnant de diffuser les livres de l'Agni Yoga, fit preuve d'un prosélytisme retenu. Pour le comprendre, il convient de prendre d'abord en compte un facteur d'ordre psychologique. Pour les Roerich qui aimaient œuvrer en secret, qui se défiaient des uns comme des autres et qui n'informaient pas toujours de leurs agissements même leurs plus proches collaborateurs, agir sur le mode de la clandestinité maçonnique permettait de s'entourer d'une aura de mystère, de se grandir en importance auprès de leurs adeptes et de faciliter leur identification aux êtres supérieurs censés les guider. « Votre succès dépend beaucoup des légendes qui vous entourent⁷⁰ », leur avait expliqué Morya. Cependant, « l'élitisme implicite [contenu] dans le thème des mahatmas cachés [...], porte-paroles d'une sagesse supra-humaine⁷¹ » engendrait naturellement chez eux un fort besoin de reconnaissance. Pour faire face à cette exigence antithétique, Elena et Nicolas Roerich paraissent s'être comme répartis les rôles : la première, telle une éminence grise, fut tout au long de sa vie d'une discrétion exemplaire, faisant paraître ses ouvrages de façon anonyme ou bien sous pseudonyme ; le second, en revanche, chercha à se placer sur le devant de la scène publique avec une ardeur sans faille, tout en étant lucide sur le fait que sa seule notoriété d'artiste serait insuffisante pour y parvenir. L'attribution d'un titre prestigieux dans le monde entier devait sanctionner ses efforts pour être reconnu comme un défenseur incontesté de grandes valeurs universelles et une figure à la fois apolitique et cosmopolite. Dès l'été 1921, Morya avait soufflé le nom de la distinction à briguer : le prix Nobel⁷². Deux ans plus tard, Roerich concevait un projet de pacte international en faveur de la préservation des œuvres d'art et des monuments en temps de guerre, censé lui permettre d'obtenir cette distinction. En soi, l'idée ne relevait pas du pur opportunisme : Roerich s'était activement engagé dans les débats du début du siècle sur la restauration des bâtiments et des œuvres d'art en

70. Elena Rerix, *Listy dnevnika, t. II, op. cit.*, 9 février 1925, p. 255.

71. Nicholas Goodrick-Clarke, *Les Racines occultistes du nazisme*, trad. de P. Jauffrineau et B. Dubant, Puiseaux, Pardès, coll. « Rix », 1989, p. 43.

72. Elena Rerix, *Listy dnevnika, t. I, op. cit.*, 11 juillet 1921, p. 55.

Russie⁷³ ; au cours de la Première Guerre mondiale, il s'était montré très affecté par les destructions de Louvain et de Reims, puis par le vandalisme qui avait accompagné la révolution d'Octobre⁷⁴.

Le projet fut rondement mené. Le Pacte eut ses activistes et sa bannière – trois points rouges dans un cercle de même couleur sur fond blanc. Toutefois, les deux conférences internationales organisées en 1931 et 1932 à Bruges par les filiales européennes du Nicholas Roerich Museum de New York se révélèrent inefficaces pour assurer la promotion de ce pacte en raison de la montée des nationalismes sur le vieux continent. En revanche, la troisième conférence organisée en 1933 à Washington déboucha sur une réelle victoire pour le peintre : le 15 mai 1935, le « Pacte Roerich » était ratifié par les États-Unis et par vingt pays d'Amérique latine. Une photographie célèbre ce moment : on y voit Franklin D. Roosevelt au centre, Wallace à ses côtés qui paraphe le traité et, debout, juste derrière le président américain, Louis Horch, que l'on reconnaît à son visage légèrement défiguré.

Ce pacte, qui, en 1954, inspira à l'UNESCO la Convention pour la protection des biens culturels en cas de conflit armé, valut à Nicolas Roerich quatre nominations au prix Nobel entre 1929 et 1935⁷⁵. On peut estimer qu'en dépit de son échec à obtenir le prix convoité, le peintre acquit au cours de cette période une respectabilité et une crédibilité appréciables sur la scène internationale, aux

73. Voir N. K. Rerix, « Po puti iz Varjag v Greki. Zametki N. K. Rerixa » [Sur la route des Varègues aux Grecs. Remarques de N. K. Roerich], *Iskusstvo i xudožestvennaja promyšlennost'*, 9-10, juin-juillet 1899, p. 719-730, reparu in O. I. Ešalova & A. P. Sobolev (éd.), *Nikolaj Rerix v russkoj periodike* [Nicolas Roerich dans les périodiques russes], SPb., « Firma Kosta », 2004, t. I, 1891-1901, p. 172-184. L'article suscita une certaine polémique. Voir *ibid.*, p. 186 sq.

74. Il fit paraître à ce sujet un court pamphlet. Voir Nikolaj Rerix, « Violators of Art », *Russian Liberation Committee* (Londres), 12 septembre 1919, n° 11/II, 4 p.

75. Il fut nommé une première fois en 1929 sur proposition de son collaborateur à Paris, Guéorgui Chklaver, chargé de cours à l'Institut des hautes études internationales, puis en 1933 sur proposition d'un autre collaborateur de la filiale française du musée new-yorkais, Mikhaïl von Taube, professeur de droit international, et enfin une troisième et quatrième fois en 1935 sur proposition de Sol Bloom, membre du Congrès américain, et de Henry Pratt Fairchild, professeur de sociologie à New York. Voir « Nomination Database ». *Nobelprize.org*, Nobel Media AB 2014. Web. http://www.nobelprize.org/nomination/archive/show_people.php?id=7805 (consulté le 9 juillet 2018)

antipodes du cliché de l'émigré revanchard ou de l'artiste en marge de la société.

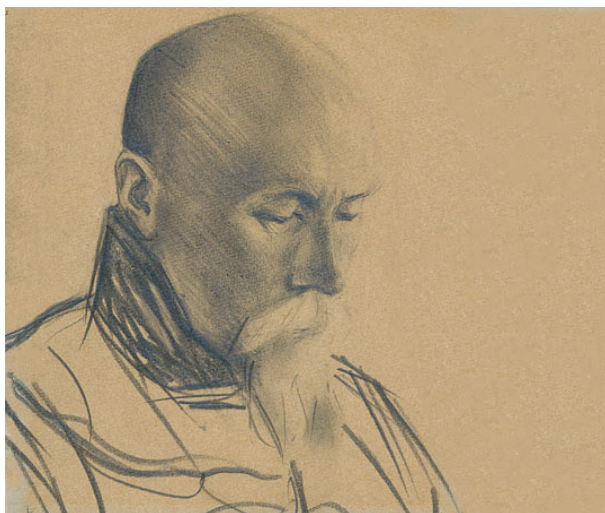
Pour parvenir à un tel résultat, il avait fallu, outre les moyens financiers considérables alloués par Horch, le dévouement du petit cercle d'intimes new-yorkais (appelé le Cercle), soit une dizaine de personnes à savoir les Horch et une famille d'origine russe, les Lichtmann ; il avait fallu également l'abnégation de plusieurs collaborateurs en Europe, tels, à Paris, Guéorgui Chklaver (1897-1970) et, à Riga, Vladimir Chibaïev (1898-1975), deux compatriotes rencontrés en exil. Enfin, il avait fallu le savoir-faire acquis par Roerich à Saint-Pétersbourg pour se concilier des personnes importantes : fréquenter systématiquement la haute société des pays où on se trouvait, résider toujours dans des hôtels de choix, adhérer à toutes sortes de sociétés en vue et se prévaloir du soutien de scientifiques de renom, de politiciens connus et d'écrivains célèbres dès que ceux-ci manifestaient la moindre once d'intérêt pour ses propres entreprises, etc. Grâce à cette tactique éprouvée et au soutien des filiales asiatiques, européennes et sud-américaines du musée new-yorkais⁷⁶, le peintre put s'assurer d'un réseau de sociabilité fort utile pour ses projets.

Afin de contribuer à sa publicité personnelle, Nicolas Roerich veilla également à ce que des ouvrages et des articles élogieux parussent à son sujet. De plus, avec l'aide de son second fils, Sviatoslav (1904-1993), peintre comme lui, il sut créer une iconographie de lui-même le portraiturant sous les traits d'un maître de sagesse. La cinquantaine de portraits peints par Sviatoslav entre 1918 et 1944⁷⁷ – plus particulièrement ceux où Nicolas pose déguisé en Oriental – participèrent à la constitution du mythe de ce dernier comme gourou. Ainsi, sur un dessin au crayon, le peintre au visage émacié et au crâne chauve, qui baisse les yeux, rappelle un bonze en méditation, tandis que sa barbichette filant en deux longues pointes blanches évoque un sage chinois⁷⁸. Ainsi encore, dans un

76. Dépassant les soixante-dix en 1934 (mais parfois ne rassemblant qu'un seul membre !), ces filiales portaient souvent le nom du peintre. Elles donnaient ainsi l'illusion de son importance, de même assuraient-elles sa réclame par les différentes actions culturelles qu'elles menaient.

77. Voir Svjatoslav Rerix, *Portrety Nikolaja Rerixa* [Les Portraits de Nicolas Roerich], éd. de V. V. Nikišin, Novossibirsk, Sibirskoe rerixovskoe obščestvo – Rossazija, 2017, 110 p.

78. Il s'agit du portrait en frontispice d'une réimpression de *Altai-Himalaya*, portrait qui fut réalisé au crayon en 1928. Voir Nicholas Roerich, *Altai-Himalaya. A Travel Diary*, Brookfield, Arun Press, 1983, 407 p. Dans



Sviatoslav Roerich,
Esquisse pour le portrait de Nicolas Roerich tenant un coffret
 [Eskiz k portretu N.K.Rerixa s larcem] (1928),
 crayon sur papier, 15 x 12 cm,
 Courtesy of Nicholas Roerich Museum, New York

portrait célèbre de grand format datant de 1933, l'artiste pose déguisé en Asiatique devant une représentation du Tashilhünpo réalisée à la manière tibétaine⁷⁹. Mais le monastère à l'arrière-plan n'est plus le simple attribut qui figure parfois en médaillon sur les représentations des panchen-lamas ; il est devenu une grande toile de fond, telle une carte immense que l'on aurait déroulée, et devant laquelle le peintre, silhouette imposante revêtue d'un somptueux

l'édition originale, le portrait est similaire par la pose et la facture, mais le costume oriental n'est pas visible.

79. Le tableau porte le titre de *Portrait de Nicolas Roerich en costume tibétain* (*Portret Nikolaja Rerixa v tibetskom odejanii*, tempera sur toile, 152,4 x 124,5 cm). À vrai dire, le costume revêtu par Nicolas Roerich n'est pas tibétain, mais mandchou – les Tibétains, il est vrai, portaient ce genre de costume. Enfin, le fond ne reproduit pas le Potala (la résidence des dalai-lamas à Lhassa), comme on le lit souvent, mais le Tashilhünpo, reconnaissable à la partie haute du monastère en son centre (elle se trouve au-dessus de l'épaule droite de Roerich). Ce tableau, conservé de 1990 à 2009 au Nicholas Roerich Museum de New York, a été vendu aux enchères par son propriétaire (un particulier) en avril 2009 pour près de trois millions de dollars et offert au Centre international des Roerich à Moscou (sur ce centre, voir *infra*).

habit en soie, fixe le spectateur d'un air hautain et sévère. Avec cette œuvre librement inspirée de l'iconographie tibétaine, Sviatoslav pourrait bien avoir signé le portrait du roi de Shambhala associé par les Tibétains au Panchen-Lama, lui-même associé aux Mahatma par les théosophes ; finalement il pourrait bien vérifier l'enseignement de l'Agni Yoga selon lequel « imiter le Maître veut dire contenir l'Image du Maître⁸⁰ »...

Les différents portraits que Sviatoslav a peints de son père, tout comme ceux où Nicolas prête ses propres traits à saint Serge de Radonège⁸¹ ou à différents monarques⁸², attestent une mise en scène réfléchie, éminemment symbolique. Comment ne pas penser en voyant ces dessins, ces tableaux et ces photographies représentant le *Maestro* (le Maître ?) que l'immense homme de théâtre et d'opéra que fut Roerich, a donné sur la scène internationale un spectacle dont il était à la fois l'auteur, le metteur en scène et le héros ? Que par son talent d'illusionniste, cet artiste de sensibilité symboliste a fusionné son œuvre artistique et sa vie en une œuvre d'art totale, cette fameuse *Gesamtkunstwerk* que Richard Wagner, son compositeur favori, appelait de ses vœux ?

Pour parvenir à créer une telle illusion, deux éléments susceptibles d'altérer l'image de gourou que le peintre entendait donner de lui-même furent gommés : son statut d'exilé, d'une part, et son adhésion à la théosophie de Blavatsky, d'autre part. Au sujet du premier, le peintre réussit à louvoyer avec un talent confondant, s'affichant comme un cosmopolite indifférent aux débats politiques suscités par le « danger bolchevique » et prenant grand soin de taire la vérité quant aux conditions de son départ de Russie – attitude

80. *Hiérarchie, op. cit.*, § 30, p. 22. Je ne suis pas entièrement la traduction française (en russe : « Истинно, подражание Учителю является вмещением Образа Учителя », *Ierarsija*, Meždunarodnij Centr Rerixov – Master-Bank, 2011 (1^e éd. : 1931), p. 29).

81. Nicolas Roerich, *Saint Serge de Radonège (Svjatoj Sergij Radonežskij)*, 1932, tempera sur toile, 153,3 x 107,2 cm, Galerie Tretiakov (Moscou). Voir reproduction p. 403.

82. Vladimir Rossof donne plusieurs exemples de portraits de monarques à qui Roerich conféra ses propres traits. Il refuse d'employer à leur sujet le terme d'« autoportraits » et estime qu'il s'agit de « doubles artistiques » à l'origine d'un genre nouveau dans l'histoire de l'art. Une telle interprétation des autoportraits cachés de Roerich présente à notre avis le défaut d'évacuer la question du messianisme mégalomane du peintre et de son imposture. Voir V. A. Rosov, « Xudožestvennye dvojniki N. K. Rerixa » [Les doubles artistiques de N. K. Roerich] in *Id.*, *Svet nebesnyj...*, *op. cit.*, p. 147 sq.

qui serait très profitable à l'Agni Yoga lors de la perestroïka, on y reviendra.

Quant à sa « conversion » à la théosophie, elle pouvait en effrayer plus d'un parmi ces gens « respectables » que le peintre cherchait à séduire : l'identification du Christ au bodhisattva Maitreya, la croyance en la réincarnation et la fascination pour une hiérarchie occulte de Maîtres de Sagesse censés gouverner le monde étaient peu conciliables avec l'orthodoxie chrétienne. Alors qu'en 1919, la théosophie avait été déclarée par Rome inconciliable avec le dogme catholique et qu'en 1932, elle avait été condamnée par l'Église orthodoxe russe hors frontières, on comprend que Roerich, qui espérait obtenir l'adhésion du Vatican à son Pacte et qui se prévalait de bonnes relations avec l'Église russe des États-Unis, eut à agir avec précaution. Un extrait d'une lettre qui lui fut adressée en 1932 par un adepte français, le peintre Paul Chabas (1869-1937), est à ce sujet éloquent :

Le M. [Mahatma Morya] dans *Agni Yoga* dit qu'il faut proclamer son nom et notre secrétaire général [Guéorgui Chklaver, alors secrétaire de l'Association française des amis du Roerich Museum], qui vient de temps en temps chez moi, me fait savoir que pour des raisons diplomatiques, vous préférez laisser ce côté dans l'indécision et même que vous évitez d'en parler. Je comprends très bien que vous ne désiriez pas froisser certaines susceptibilités catholiques [...]⁸³.

Une mise en garde d'Elena Roerich à une de ses correspondantes va dans le même sens : elle lui rappelle que « l'esprit missionnaire n'est nulle part exigé par l'Enseignement » et que les diverses sociétés liées à son mari doivent privilégier les activités culturelles plutôt que la propagation des livres de l'Agni Yoga⁸⁴.

L'Agni Yoga en Union soviétique

Mesurer ce qu'il en fut de la diffusion de l'Agni Yoga en Union soviétique, quand on sait que dès la fin 1918, les théosophes et tous les membres de groupes religieux occultes en Russie bolchévique furent forcés d'entrer dans la clandestinité, est pour des raisons évidentes malaisé. On peut cependant être assuré que le retour en

83. Lettre de Paul Chabas à N. K. Roerich, 15 juillet 1932, archives en ligne du Musée des Roerich, <https://roerichsmuseum.website.yandexcloud.net/PNKR/PNKR-580.pdf>

84. Lettre à N. P. Rudnikovaja du 10 octobre 1934, in Elena Ivanovna Rerix, *Pis'ma, t. II (1934), op. cit.*, p. 431.

Russie de Youri Roerich en août 1957 amorça un tournant dans l'histoire de l'Agni Yoga, de même que dans la reconnaissance pour ses parents d'un statut de maîtres spirituels. Alors âgé de 55 ans, le fils aîné des Roerich, devenu un tibétologue de renommée internationale, rentrait en URSS après avoir obtenu la citoyenneté soviétique grâce à l'intervention de Nikita Khrouchtchev (sans qu'on sache trop pourquoi, le dirigeant s'était entiché du savant rencontré en Inde en 1955). Youri fut rapidement nommé directeur du Département d'indologie de l'Institut des études orientales à Moscou et put, durant ces quelques années précédant sa mort, le 21 mai 1960, peser de tout son poids dans la renaissance de la tibétologie, de la bouddhologie, de la mongolistique et de l'indologie soviétiques mises à mal durant la période stalinienne. Pour notre propos, nous retiendrons surtout le fait, que rentré d'Inde avec une collection importante d'œuvres de son père, Youri organisa dès 1958 une exposition de ses tableaux dans plusieurs grandes villes soviétiques. Quoiqu'on assistât alors à une timide libéralisation en matière de politique artistique, réussir à exposer un artiste du Siècle d'Argent, qui plus est, mort en émigration, n'était pas une mince affaire en 1958 ; il fallut toute la ténacité du tibétologue pour y parvenir et faire découvrir ainsi la « période indienne » de Nicolas Roerich, jusqu'alors inconnue en Union soviétique. Par ailleurs, quand l'occasion s'y prêtait, Youri ne manquait pas d'évoquer devant ses proches les Mahatma et l'Agni Yoga. Dans le même temps, deux Russes originaires de Kharbine, Boris Abramov (1897-1972) et Natalia Spirina (1911-2004), qui, avaient quitté la Chine en 1959 pour s'installer à Novossibirsk, commençaient à faire connaître autour d'eux les livres de l'Agni Yoga et posaient ainsi les fondements de la future Société sibérienne des Roerich (*Sibirskoe Rerixovskoe obščestvo*), officiellement enregistrée en 1991. Leur action contribua à l'émergence au début des années 1970, à Akademgorodok, dans la banlieue de Novossibirsk, d'un groupe de scientifiques qui se passionnèrent pour la notion d'énergie psychique évoquée dans l'Agni Yoga au point d'envisager de fonder un centre d'études dédié au développement des idées de Nicolas et d'Elena Roerich. Selon le chercheur Alexandre Pantchenko, la constitution de ce groupe marque le début du Nouveau Mouvement Religieux, connu à partir de la perestroïka sous le nom de Mouvement Roerich (*rerixovskoe dvizhenie*)⁸⁵.

85. Voir A. A. Pančenko, « Dvacyj vek: novoe religioznoe vobraženie » [Le vingtième siècle : un nouvel imaginaire religieux], *NLO*, 117/5, 2012, p. 122-139.

Il importe, pour comprendre le succès croissant de l'Agni Yoga entre la fin des années 1950 et les années 1970, de le replacer dans un contexte précis : celui de l'émergence de multiples courants de pensée alternatifs et d'un intérêt prononcé pour les spiritualités orientales. Si un tel phénomène rappelle celui qui gagnait au même moment l'Occident, notons cependant qu'à la différence de l'Occident, l'intérêt soulevé dans l'Union soviétique post-stalinienne par le bouddhisme, le yoga et divers courants spirituels aux allures orientales émanait majoritairement d'intellectuels et traduisait un rejet d'un système politique et idéologique positiviste hostile à toute déviance⁸⁶. Une frange cultivée de la population soviétique qui aspirait à une « réalité "déterritorialisée" », pour reprendre l'expression de l'anthropologue Alexei Yurchak⁸⁷, pensa la trouver dans les « sagesse orientales », notamment indiennes. Dès lors – et là aussi dans une proportion qu'il n'est pas aisé de mesurer –, un malentendu surgit quant à la légitimité des Roerich à incarner tout un Orient mystique qui fascinait à nouveau. Nul doute que Nicolas Roerich, par l'œuvre prolifique que lui inspirèrent l'Himalaya et le bouddhisme, possédait des atouts sérieux pour incarner cet « Orient imaginaire⁸⁸ » qui, à partir de la fin des années 1950, faisait à nouveau rêver à l'Est comme à l'Ouest. Nul doute aussi que la renommée scientifique acquise par Youri Roerich, membre de l'exceptionnelle expédition de 1924-1928, ait ajouté à la confusion qui s'installa entre l'Agni Yoga et le bouddhisme en Union soviétique.

86. Voir Birgit Menzel, « Occult and Esoteric Movements in Russia from the 1960s to the 1980s » in *Ead.*, M. Hagemester & B. Glatzer Rosenthal (éd.), *The New Age of Russia. Occult and esoteric dimensions*, Munich – Berlin, Kubon and Sagner, 2012, p. 183-184.

87. Voir Alexei Yurchak, *Everything Was Forever, Until It Was No More. The Last Soviet Generation*, Princeton – Oxford, Princeton University Press, 2006, p. 34.

88. Cette expression nous est suggérée par la notion d'« Occident imaginaire » à laquelle se réfère Alexei Yurchak (*ibid.*, p. 161).



Nicolas Roerich (ca. 1936-1942), Naggar (Inde)
À l'arrière-plan, le tableau *Fiat Rex* (1931)
Courtesy of Nicholas Roerich Museum, New York

Canonisation vs diabolisation

À la fin des années 1980, l'Agni Yoga présentait d'autres atouts que son nom sanscrit et ses allures orientalo-mystico-ésotériques pour séduire nombre de Soviétiques déconcertés par la profusion soudaine de l'offre religieuse apparue avec la perestroïka. La stature de patriotes acquise par ses fondateurs à la fin des années 1980 contribuait à le rendre attractif à l'heure du délitement de l'empire soviétique et du choc sociétal qui s'ensuivit. Des raisons de l'exil des Roerich, on ne retint en effet que les explications données par Nicolas dans les années 1940 quand avec sa famille, il tentait de rentrer en Union soviétique : la fermeture de la frontière par le gouvernement finlandais en 1918 l'avait empêché de rejoindre Petrograd, lui qui, depuis décembre 1916, se trouvait en convalescence en Carélie⁸⁹. Cette prétendue fidélité envers l'Union soviétique l'exemptait de toute accusation de trahison tandis que son exil l'exonérait de toute compromission avec le régime communiste.

La campagne menée dans les années 1990 par l'Église orthodoxe russe contre les Nouveaux Mouvements Religieux, et particulièrement ceux qui se réclamaient du christianisme, a pu cependant ternir l'éclat de ce prétendu « patriotisme ». Le diacre Andreï Kouraïev (1963-), un des rédacteurs de l'adresse du Synode des Évêques de novembre 1994 qui assimila ces groupes à des « sectes pseudo-chrétiennes », attaqua tout particulièrement l'Agni Yoga dans ses propres écrits : ce fut d'abord la parution dans la revue *Novyj Mir* cette même année de plusieurs pages intitulées « Les Roerich : occultisme pour intellectuels⁹⁰ », puis, en 1997, la parution d'un volume en deux tomes intitulé *Satanisme pour l'intelligentsia (au sujet des Roerich et de l'Orthodoxie)*⁹¹ et, en 2002, d'un nouveau volume intitulé *Leçons pour l'étude des sectes. Comment recon-*

89. Pourtant, en 1917, le peintre eut l'occasion de revenir plusieurs fois dans la capitale russe : de fait, l'émigration relève bien de son fait et non d'un concours de circonstances. Pour une démonstration argumentée, voir Ol'ga Ešalova, « K voprosu o načale èmigracii N. K. Rerixa iz Rossii » [À propos du commencement de l'émigration de N. K. Roerich] in *Ead. & A. P. Sobolev (éd.), N. K. Rerix. 1917-1919. Materialy k biografii*, SPb., Firma Kosta, 2008, p. 11-36.

90. Il s'agit de l'intitulé de la troisième et dernière partie (p. 140-161) de l'article suivant : Djakon Andrej Kuraev, « Novomodnye soblazny » [Nouvelles tentations à la mode], *Novij Mir*, 10, 1994, p. 127-161.

91. Djakon Andrej Kuraev, *Satanizm dlja intelligencii (o Rerixax i pravoslavii)*, M., Otčij dom, 1997, t. 1, 527 p. ; t. 2, 429 p. (2^e éd. : M., Izdatel'stvo moskovskogo podvor'ja svjato-Troickoj Sergievvoj Lavry, 2006).

*naître une secte d'après l'exemple du mouvement des adeptes des Roerich*⁹². Les titres de ces publications reflètent parfaitement la virulence croissante de la charge portée contre l'Agni Yoga devenu un parangon des sectes stigmatisées par le Patriarcat.

Quel impact a pu avoir une meilleure connaissance de la gestion autoritaire par les Roerich des groupes qui se réclamèrent de leur enseignement religieux, de la possible collusion de cette famille avec les services secrets soviétiques dans les années 1920 (dénoncée dans la presse russe de Kharbine dès le milieu des années 1930 et à nouveau en 1999 par le journaliste Oleg Chichkine⁹³), ainsi que des écrits d'Elena où celle-ci semble s'être fort bien accommodée du stalinisme⁹⁴ ? Ces éléments, au fur et à mesure qu'ils furent mieux connus, ont-ils détourné de l'Agni Yoga comme d'une de ces « sectes totalitaires »⁹⁵ dénoncées par plusieurs théologiens ? Et si oui, dans quelle proportion ?

Là encore, il est malaisé de répondre avec précision. Plusieurs faits laisseraient penser que l'excommunication prononcée en décembre 1994 contre les adeptes de l'Agni Yoga par l'Église orthodoxe russe eut peu d'effet. Les associations se revendiquant des Roerich et de leur enseignement dans l'ex-Union soviétique se multiplièrent dans les années 1990⁹⁶. De même assista-t-on à l'appar-

92. Diakon Andrej Kuraev, *Uroki sektovedenija. Kar uznat' sektu. Na primere dvizenija rerixoncev*, SPb., Formika, 2002, 447 p.

93. Oleg Šiškin, *Bitva za Gimalai. NKVD: magija i špionaž* [Bataille pour l'Himalaya. NKVD : magie et espionnage], M., Jauza – Eksmo, 2003 [1^e éd. : 1999], 381 p.

94. Voir Alexandre Andreyev, *The Myth of the Masters Revived...*, *op. cit.*, p. 425.

95. La notion de « secte totalitaire » est apparue aux États-Unis ; elle désigne des Nouveaux Mouvements Religieux pratiquant un culte du chef, établissant une séparation étanche entre initiés (ou détenteurs de secrets) et non-initiés, proposant une doctrine synchrétique et éclectique, recourant aux médias et entretenant des liens étroits avec le monde des affaires et les services secrets, etc. Pour une définition, voir Aleksandr Dvorkin, *Sektovedenie. Totalitarnye sekty. Opyt sistematičeskogo issledovanija* [Études des sectes. Les sectes totalitaires. Essais de recherche systématique], Nijni-Novgorod, Izdatel'stvo « Xristianskaja Biblioteka », 2008, 3^e éd. revue et augmentée [1^e éd. : 2002], p. 65-73. Pour plus de détails sur le recours à ce concept en Russie, voir R. M. Kon', *Vvedenie v sektovedenie* [Introduction à l'étude des sectes], Nijni-Novgorod, Nižegorodskaja Duxovnaja seminarija, 2008, p. 321 *sq.*

96. Selon des enquêtes menées entre 1998 et 2004, plus des deux tiers des « sujets » (entités territoriales) de la Fédération russe possédaient au tournant du XXI^e siècle de telles organisations. Voir M. Burdo & S. Filatov (éd.),

rition de nombreux « musées Roerich » : ne conservant le plus souvent aucune œuvre originale du peintre, ces lieux fonctionnèrent et continuent de fonctionner comme des centres culturels souvent tournés vers les enfants. Le plus important d'entre eux était jusqu'à récemment le Centre international des Roerich (MTSR : *Meždunarodnyj Centr Rerixov*). Son cas mérite qu'on s'y attarde, car il est largement à l'origine de l'image de la famille Roerich qui domine aujourd'hui.

Enregistré officiellement en décembre 1991, le MTSR s'est voulu le successeur du Fonds soviétique des Roerich (*Sovetskij fond Rerixov*) créé en 1989 par un décret du Conseil des ministres de l'Union soviétique et rattaché au Musée d'État de l'Orient à Moscou ; selon une autre version, le MTSR serait sans lien avec ce fonds dont il se serait approprié illégalement les biens. Ces divergences s'expliquent par la désintégration de l'Union soviétique, quand l'existence juridique du Fonds soviétique des Roerich s'est comme volatilisée avec, pour conséquence, une bataille acharnée pendant plus de deux décennies entre, d'une part, le MTSR et, d'autre part, le Musée d'État de l'Orient soutenu par le ministère de la Culture. L'enjeu a été de déterminer laquelle des deux institutions pouvait légalement briguer le legs fait au gouvernement soviétique par Svjatoslav Roerich en mars 1990. Ce dernier, préoccupé par la disparition des archives et d'une partie considérable des 187 œuvres conservées par son frère Youri à Moscou, de même que par la tournure quasi-criminelle que finit par prendre cette affaire⁹⁷, avait obtenu grâce à Mikhaïl et Raïssa Gorbatchev la création d'un centre muséal dédié à sa famille dans l'ancienne propriété moscovite de la famille Lopoukhine. C'est dans ces lieux datant de la fin du XVII^e siècle que le MTSR prit ses quartiers en 1991.

Le mode de fonctionnement de ce centre n'a pas été sans rappeler celui du musée de New York dans les années 1930. Dirigé de 1991 à 2015 d'une main de fer par sa vice-directrice, l'indianiste Lioudmila Chapochnikova (1926-2015), le MTSR a toujours fait grand cas de ses relations avec des scientifiques et des hommes politiques en vue, tel Evguéni Primakov (1929-2015), ministre des

Atlas sovremennoj religioznoj žizni Rossii [Atlas de la vie religieuse aujourd'hui en Russie], M. – SPb., Letnij Sad, 2005, t. I, 620 p. ; 2006, t. II, 686 p. ; 2009, t. III, 863 p.

97. Voir à ce sujet Eva Merkačeva, « Kraža na milliard dollarov: kak razvorovali nasledstvo genial'nogo xudožnika Rerixa » [Un vol d'une valeur d'un milliard de dollars : comment l'héritage de Roerich, ce peintre génial, a-t-il fait l'objet d'un détournement], *Moskovskij Komsomolec*, 8 novembre 2017.

Affaires étrangères de janvier 1996 à septembre 1998, puis Premier-ministre jusqu'en mai 1999. Tout comme le Nicholas Roerich Museum et ses multiples filiales bénéficièrent jusqu'en 1935 des largesses de Louis Horch, de même le MTSR, qui ne perçut aucun subside de l'État, reçut un soutien financier privé, celui de Boris Boulochnik (1949-), fondateur en 2002 de la Master Bank, une importante banque russe dénommée ainsi en l'honneur du Mahatma Morya... Le MTSR put ainsi entretenir et restaurer les bâtiments de la propriété Lopoukhine, employer jusqu'à deux cents personnes (conservateurs, archivistes, jardiniers, gardiens, etc.)⁹⁸, éditer une profusion de livres, d'albums et de numéros de revue, le plus souvent sur papier glacé, organiser des expositions, des colloques et des conférences, entretenir une librairie, un théâtre, une bibliothèque, un centre d'archives et acquérir des œuvres de Nicolas Roerich dont la cote, depuis les années 1990, n'a cessé de croître. En 2009, le portrait de l'artiste en costume tibétain mentionné plus haut, quoique peint par son fils, fut acquis aux enchères pour trois millions de dollars par Boris Boulochnik et offert au MTSR. Lorsque quatre ans plus tard, ce dernier, accusé d'escroquerie, s'enfuit à l'étranger, il apparut que le mécénat n'avait pas été, loin de là, son unique motivation pour financer le MTSR⁹⁹. Des temps difficiles commencèrent alors pour ce centre. Il perdit le procès qui l'opposait au Musée d'État de l'Orient, à la suite de quoi, en mars 2017, la propriété Lopoukhine fut investie par les troupes spéciales du ministère de l'Intérieur (*omon*) ; une partie des œuvres et archives furent confisquées et attribuées au Musée des Roerich, officiellement créé en février 2016 et destiné en tant que nouvelle filiale du Musée d'État de l'Orient à occuper les lieux. Quant aux membres du MTSR, chassés de leurs bâtiments et dépossédés de ce qu'ils estiment appartenir à leur organisme, ils clament aujourd'hui sur

98. Information communiquée par un des membres du personnel en 2010.

99. La presse russe s'est largement fait l'écho sur la façon dont Boris Boulochnik aurait utilisé le MTSR pour couvrir ses malversations. Voir, entre autres, ces deux articles parus à trois ans d'écart : Natalja Kozlova, « Den'gi iz Master-banka uxodili po raznym kanalām » [L'argent de la Master-Bank s'est volatilisé par différents biais], *Rossijskaja gazeta*, 18 mars 2014 et Dar'ja Zavgorodnjaja, « Kto ukral dnevniki Eleny Rerix? » [Qui a volé les journaux intimes d'Elena Roerich ?], *Komsomol'skaja pravda*, 25 juillet 2017, <https://www.kp.ru/daily/26708/3734098/> (consulté le 26 mai 2018).



Une agence de la Master Bank
sur la principale rue de Moscou, la rue de Tver.

Avril 2010. © Dany Savelli

On notera le logo de la banque dans le style des logos conçus
par Nicolas Roerich pour les diverses institutions qu'il fonda.

internet le caractère illégal de cette expulsion et en appellent à Vladimir Poutine¹⁰⁰.

Les mésaventures du MTsR ne marquent pas pour autant la fin du Mouvement Roerich en Russie, ne serait-ce que parce que les autres organisations qui, à travers l'ex-URSS, se réclament du peintre et de sa femme ne sont pas toutes affiliées à lui. Cependant, s'il nous a paru important d'insister sur le MTsR, c'est moins pour ses longues démêlées juridiques, que pour la façon dont ce centre a amplement contribué à transformer Nicolas Roerich en une « figure mythique hors le temps et l'espace¹⁰¹ » de façon plus caricaturale encore que l'intéressé ne l'avait fait de son vivant. Les lignes

100. Voir son site officiel <http://www.icr.su/rus/news/icr/> (consulté le 14 septembre 2018)

101. La formule est d'Alexandre Benois ; elle est reprise à la dénonciation lucide qu'il donna du culte que Nicolas Roerich désirait qu'on lui vouât. Aleksandr Benua, «Kniga o N. K. Rerixe» [Un livre sur N. K. Roerich], *Poslednie Novosti* (Paris), 29 avril 1939, p. 2. Reparu dans *Aleksandr Benua razmysljaet...* [Réflexions d'Alexandre Benois...], éd. de I. S. Zil'berštejn et A. N. Savinov, M., Sovetskij Xudožnik, 1968, p. 235-240.

suivantes extraites d'un article récent donnent un échantillon de ces centaines d'écrits hagiographiques que l'on peut lire depuis plus de deux décennies sur Nicolas Roerich et que le MTsR n'a fait qu'encourager :

De même qu'anticipant l'avènement de l'Ère du Poisson, un homme-Dieu répondant au nom de Jésus Christ apparut sur terre, de même, au début du XX^e siècle, anticipant l'avènement de la phase tragique de l'Ère du Verseau apparut un homme répondant au nom de Nicolas Roerich. [...]

Comme on le sait, Jésus Christ a prêché un enseignement auquel on a donné le nom de Christianisme. Nicolas Roerich, guidé par les Forces supérieures, a lui créé l'Enseignement de l'Éthique vivante qu'il a ensuite diffusé de par le monde¹⁰².

Le MTsR a en outre fonctionné comme une redoutable censure, se dressant contre tous ceux qui portaient atteinte au statut d'idoles des quatre Roerich. Ainsi Dmitri Popov, le représentant de la maison d'édition Sfera, se vit-il tenter un procès pour avoir le premier publié des extraits du journal d'Elena et révélé le pouvoir hégémonique exercé par Morya au sein de la famille Roerich¹⁰³. Ainsi encore, sous l'action d'une virulente campagne de presse menée par le MTsR, Vladimir Rossov vit-il remis en question son titre de docteur obtenu pour une thèse sur les deux expéditions organisées par Nicolas Roerich. Son approche historique avait le défaut d'inscrire la vie des Roerich dans la banalité du temps profane et de remettre ainsi en question leur quasi-divinisation.

Devant le culte déplaisant instauré par le MTsR, devant sa façon de se présenter comme une forteresse assiégée par des forces mal-faisantes et ses appels à renfort de publications à « défendre le nom et l'héritage devant des Roerich »¹⁰⁴, devant également la gestion

102. Aleksandr Xersonov, « Mirovye istorii Iisusa Xrista i Nikolaja Rerixa » [Les histoires mondiales de Jésus Christ et de Nicolas Roerich], *Grani èpoxi*, 74, été 2018, <http://www.facets.ru/index.htm?article=5937> (consulté le 7 août 2018).

103. Agni-Joga [Agni Yoga], *Vysokij Put'* [La Grande Voie], éd. de D. N. Popov, S. D. Frolov & N. V. Frolova, M., Sfera, 2006, t. I, 1920-1928, 671 p. ; t. II, 1929-1944, 701 p. et *Id.*, *Otkrovenie* [La Révélation], 1920-1941, éd. D. N. Popov, S. D. Frolov & N. V. Frolova, M., Sfera, 2006, 492 p. Notons que l'Association sibérienne des Roerich prit, elle, fait et cause pour la maison d'édition Sfera.

104. Voir la série des sept volumineux recueils d'articles suivants : *Zaščitim imja i nasledie Rerixov* [Défendons le nom et l'héritage des Roerich], M., MTsR – Master Bank, t. 1, 2001, 715 p. ; t. 2, 2001, 420 p. ; t. 3, 2005, 1089 p. ;

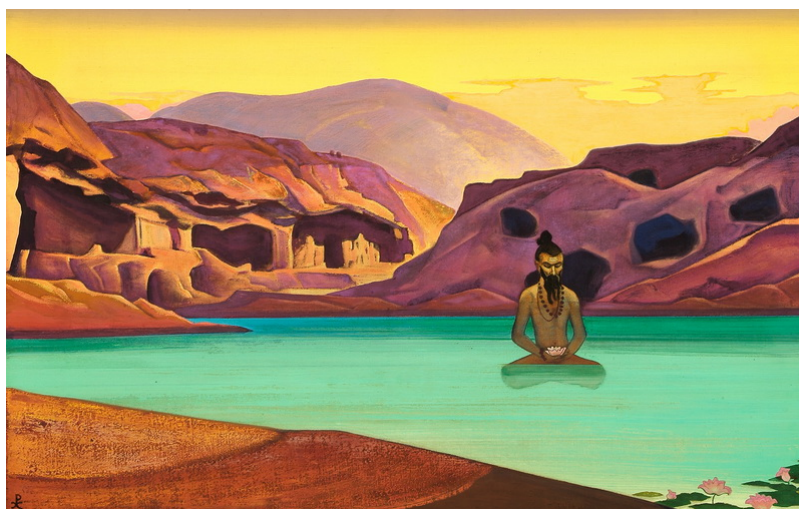
autoritaire de Lioudmila Chapochnikova, qui rappelait la manière dont Elena régenta, depuis l'Inde, le Cercle new-yorkais et les différentes sociétés affiliées au Nicholas Roerich Museum, on serait tenté de voir une résurgence de dérives sectaires intrinsèque à l'Agni Yoga depuis sa création. On opposera cependant à cette idée l'ouverture d'esprit de l'actuel Nicholas Roerich Museum à New York¹⁰⁵, engagé depuis longtemps dans un travail de mise en ligne des archives, de même on opposera à l'inverse l'entichement déraisonnable envers les Roerich dont font preuve certains chercheurs extérieurs au MTSR, voire hostiles à lui. Alexandre Andreïev a ainsi relevé un manque étonnant de jugement critique chez Vladimir Rossov quant aux dires de Nicolas et Elena Roerich sur la réalité de Morya¹⁰⁶. Nous avons pour notre part eu l'occasion de signaler l'intérêt de scientifiques patentés pour des théories avancées par Nicolas Roerich en dehors de toute objectivité scientifique¹⁰⁷.

t. 4, 2007, 988 p. ; t. 5, 2010, 1166 p. ; t. 6, 2013, 1151 p. ; t. 7, 2014, 655 p. On pourrait ajouter d'autres titres comme *V zashchitu imeni i nasledija Rerixov* [Pour la défense du nom des Roerich et de leur héritage] (M., MTSR, 2001, 348 p.) et *Sokrovišče dannoe sberegite! Materialy v zashchitu nasledija sem'i Rerixov* [Conservons le trésor qui a été offert ! Matériaux pour la défense de l'héritage de la famille Roerich] (Perm, Meždunarodnyj Sovet Rerixovskix organizacij imeni S. N. Rerixa, 2011, 398 p.) ou encore *Rerixovskoe dvizhenie: aktual'nye problemy soxranenija i zashchity nasledija Rerixov v istoričeskom kontekste* [Le Mouvement Roerich : problèmes actuels de la conservation et de la défense de l'héritage des Roerich dans son contexte historique] (M., Meždunarodnyj Sovet Rerixovskix organizacij imeni S. N. Rerixa, 2002, 275 p.).

105. En 1949, un nouveau musée Roerich, placé sous la direction de Zinaïda Lichtmann (qui, en 1935, rompit toutes relations avec les Horch et sa belle-sœur Esther Lichtmann) ouvrit dans un hôtel particulier de Manhattan, non loin du Master Building.

106. Alexandre Andreïev, *The Myth of the Masters Revived...*, *op. cit.*, p. XIV.

107. Dany Savelli, « L'Altai comme champ de transferts religieux selon Nicolas Roerich. Du Shambhala au Royaume des Eaux-blanches, du bouddhisme à la théosophie » in P. Alexeiev, E. Dmitrieva & M. Espagne (éd.), *Transferts culturels en Sibérie. De l'Altai à la Iakoutie*, Paris, Demopolis, 2018, p. 183-200.



Nicolas Roerich, *Lotus* [*Lotos*] (1933),
tempera sur toile, 74,4 x 116,9 cm
Courtesy of Nicholas Roerich Museum, New York

Répondre enfin à la question

On en conviendra, il est plus que temps de répondre à notre question initiale : pourquoi s'intéresser à Nicolas Roerich ? Une chose est sûre : sa vie rocambolesque, digne d'une fiction, fascine. On aime à l'évoquer comme à l'entendre évoquer, et on se prend à penser qu'en comparaison, le destin d'un Paul Gauguin paraît assez conventionnel. Les avis contrastés, voire polémiques, que suscitent la personnalité et l'œuvre de Nicolas Roerich ajoutent de surcroît à l'intérêt du personnage. Ainsi, l'éventail des appréciations portées sur l'enseignement spirituel qu'il élaborait avec sa femme s'étire, on l'a vu, des accusations de satanisme aux déclarations enthousiastes d'adeptes qui reconnaissent en lui « une figure d'une importance planétaire¹⁰⁸ ». Quant à son œuvre picturale, elle fait, elle aussi, l'objet d'appréciations diverses. Alors que sa première période fait généralement l'unanimité, on ne saurait en dire autant de la se-

108. L. V. Šapošnikova, *Učěnyj, myslitel', xudožnik* [Savant, penseur, artiste], M., Meždunarodnyj Centr Rerixov – Master-Bank, 2006, p. 6.

conde¹⁰⁹. La superposition parfois assez kitch de figures religieuses et de héros légendaires sur des paysages aux couleurs flamboyantes (on songe entre autres à *Lotus*¹¹⁰ ou à *Nastassia Mikoulina*¹¹¹), ne serait-elle pas cause d'ailleurs qu'un sémioticien de renommée mondiale a parlé des « horribles tableaux de Roerich¹¹² » et que dans les années 1990, un fin connaisseur de l'art russe a vu dans ses peintures la seule expression « d'intérêts qui, à son époque, était à la mode tels la théosophie, le mysticisme, la renaissance nationale et le culte des arts décoratifs¹¹³ » ?

Sans nous engager plus avant dans une étude de réception, donnons néanmoins un exemple significatif de l'appréciation fluctuante de l'œuvre picturale de Roerich : ses paysages himalayens sont généralement reconnus comme la représentation « de visions paradisiaques¹¹⁴ », pourtant ils ont inspiré à l'écrivain américain, Howard Phillips Lovecraft, la terrifiante description de montagnes maléfiques « dont les crêtes au loin sembl[e]nt ouvrir sur des abysses ultimes et maudits¹¹⁵ ».

109. Pour un avis opposant les deux périodes, voir la lettre d'Alexandre Benois à I. S. Zilberstein, 27-29 avril 1958, in *Aleksandr Benua razmysljaet...*, op. cit., p. 669.

110. *Lotus (Lotos)*, 1933, tempera sur toile, 74,4 x 116,9 cm, Nicholas Roerich Museum (New York).

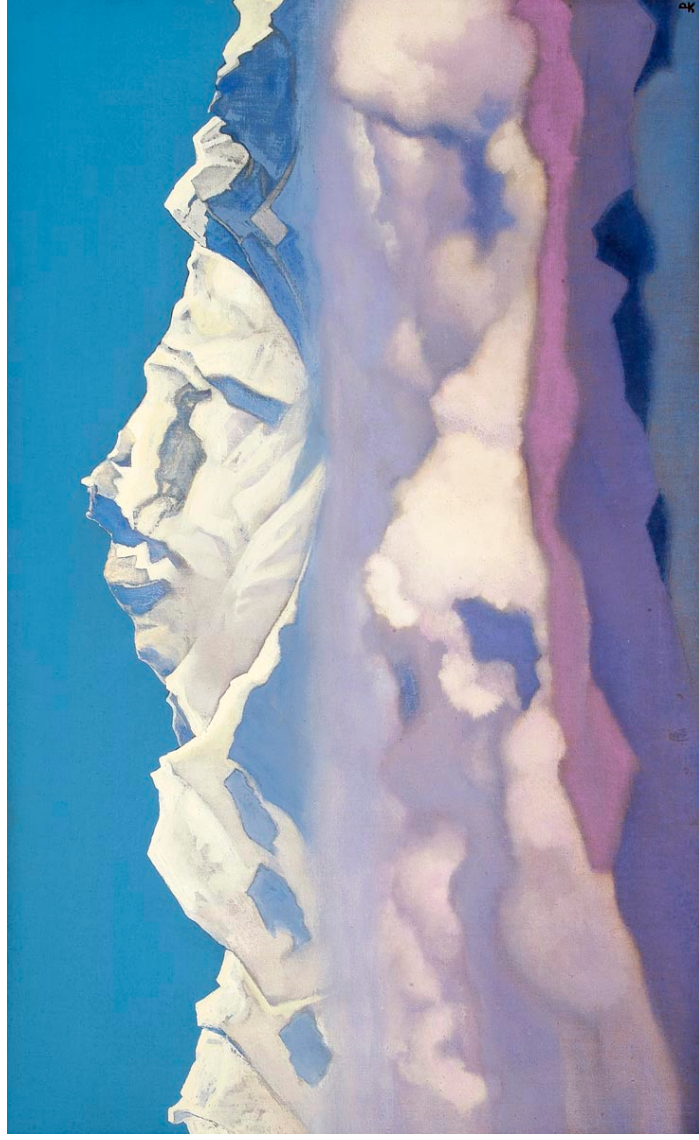
111. *Nastas'ja Mikulina*, 1943, huile, tempera, 92,0 x 152,8 cm, Musée national d'art de Novossibirsk.

112. Umberto Eco, *Histoire des lieux de légende*, trad. de l'italien, Paris, Flammarion, 2013, p. 383.

113. D. È. Boul't [John E. Bowl't], *Xudožniki russkogo teatra. 1880-1930. Sobranie Nikity i Niny Lobanovyx-Rostovkix. Katalog-Rezone* [Les artistes du théâtre russe. 1880-1930. La collection de Nikita et Nina Lobanov-Rostovki], M., Iskustvo, 1994, p. 225.

114. Madhavan K. Palat, « Nicholas Roerich: Artist and Messiah » in Manju Kak (éd.), *Nicholas Roerich. A Quest & a Legacy*, New Delhi, Niyogi Books, 2013, p. 41. Pour une appréciation similaire, voir entre autres Barnett D. Conlan, *Nicholas Roerich. A Master of the Mountains*, Liberty (Indiana), Flamma – Palghat printed, 1938, 110 p.

115. H. P. Lovecraft, *Montagnes de la folie*, trad. de François Bon, Paris, Points, 2016 [1^{re} éd. originale en anglais : 1936], p. 65. Le nom de Roerich est mentionné pas moins de six fois dans ce récit fantastique. Selon deux spécialistes de Lovecraft, c'est au musée de New York l'année même de son ouverture que ce dernier découvrit l'œuvre picturale de Nicolas Roerich. Voir S. T. Joshi & David Schultz, *An H. P. Lovecraft Encyclopedia*, Wesport – Londres, Greenwood Publishing Group, 2001, p. 11.



Nicolas Roerich, *Kangchenjunga [Kanchenjunga]* (1936)
Tempera sur carton, 60,5 x 99 cm, signé du monogramme  en bas à droite
Courtesy of Nicholas Roerich Museum, New York

Au-delà de ces divergences d'appréciation, on reconnaîtra au moins que « le cas Roerich » constitue un fil rouge remarquable pour penser les rapports entre art, politique et ésotérisme et pour interroger le phénomène de la croyance. De même peut-il servir à aborder la question de l'imaginaire de l'Orient en Occident (Russie incluse) et à éclairer les débats sur l'identité nationale russe en regard de l'Asie.

De nombreux travaux sont encore à attendre à son sujet, de même qu'au sujet de sa femme et de ses deux fils auxquels son destin ne saurait être dissocié. Si la biographie du peintre est désormais bien connue, grâce notamment aux publications fondamentales d'Alexandre Andreïev¹¹⁶ et de Vladimir Rossov¹¹⁷, l'analyse des archives encore inexploitées à ce jour devrait à coup sûr permettre d'éclairer certaines zones d'ombre qui demeurent dans ce parcours insolite. On est également en droit d'attendre des études de fond sur des questions jusqu'à présent négligées par les chercheurs. Et s'il fallait n'en citer qu'une, ce serait celle sur le travail d'enseignement et de direction d'institutions artistiques accompli par Roerich. Car si le rôle de l'artiste dans l'exposition des œuvres du groupe soviétique Amaravella en 1927 à New York a été étudié¹¹⁸, en revanche, on connaît moins ses relations avec les peintres non-russes qu'il forma ou avec lesquels il collabora. Le catalogue d'une récente exposition au Musée d'Orsay signale qu'il

116. Les deux biographies, l'une en russe, l'autre en anglais, données par cet historien, restent à ce jour inégales. Voir Aleksandr Andreev, *Gimalajskoe Bratstvo. Teosofskij mif i ego tvorcy* [La Fraternité himalayenne. Le mythe théosophique et ses créateurs], SPb., Izd. S-Peterburgskogo Universiteta, 2008, 432 p. et Alexandre Andreyev, *The Myth of the Masters Revived...*, *op. cit.*, 502 p.

117. Outre son livre en deux volumes sur l'expédition (*Nikolaj Rerix. Vestnik Zvenigoroda. Èkspedicii N. K. Rerixa po okrainam pustyni Gobi*, t. I, *op. cit.*, 267 p. et t. II, M., Ariavarta-Press, 2004, 300 p.), Vladimir Rossov a publié de nombreux articles et documents d'archives particulièrement précieux.

118. Le groupe Amaravella, qui se réclamait du cosmisme de Nicolas Fiodorov, de la théosophie de Helena Blavatsky et de Nicolas Roerich, se constitua en 1923, mais ne prit ce nom sanscrit qu'en 1927 à l'incitation de ce dernier rencontré l'année précédente à Moscou. Voir notamment Adele di Ruocco, « Alla scoperta di "Amaravella" (1923-1930) », *Confronto. Studi e ricerche di storia dell'arte europea* (Naples), 8, 2006, p. 108-123.

fut une « référence majeure¹¹⁹ » pour les artistes baltes à la charnière des XIX^e et XX^e siècles ; celui d'une exposition qui fit date dans les années 1980 fait état de son « importante influence¹²⁰ » sur des peintres américains comme Raymond Jonson (1891-1982) et Emil Bistram (1895-1976) et rappelle qu'à l'été 1921, il fonda avec eux Cor Ardens, une « fraternité » artistique à Chicago. Mais on aimerait à chaque fois en savoir davantage. On aimerait par exemple mieux connaître ses relations avec l'Estonien Nikolai Triik (1884-1940), son élève à Saint-Pétersbourg, et avec les membres de Cor Ardens, de même qu'on aimerait cerner la place occupée dans la peinture américaine par le Master Institute of United Arts que Roerich fonda à l'automne 1921 à New York¹²¹.

Une recherche collective

Il faut bien le reconnaître, les questions fusent dès qu'on se penche sur le « cas Nicolas Roerich », peintre, décorateur, enseignant, poète, écrivain, archéologue, voyageur, mystique, théosophe et fondateur avec sa femme d'un Nouveau Mouvement Religieux, l'Agni Yoga. Pour cette raison, le chercheur qui se penche sur son cas est d'emblée confronté à la somme des compétences nécessaires pour aborder des domaines aussi divers que l'art, l'archéologie, l'histoire, la littérature, l'ésotérisme, les études religieuses, quand ce n'est pas la psychopathologie...

De ce constat est née l'idée de réunir un collectif international d'auteurs intéressés par des disciplines diverses, et également des aires géographiques différentes. Par ailleurs, parce que ce recueil est le premier consacré à Nicolas Roerich en français, il nous a paru nécessaire dans une introduction qui ne pouvait décidément pas

119. Liis Pählapuu, « Les symbolistes, premiers artistes estoniens » in Rodolphe Rapetti (éd.), *Âmes sauvages. Le symbolisme dans les pays baltes*, Paris, Réunion des musées nationaux, 2018, p. 45.

120. Maurice Tuchman, « Hidden meaning in abstract art » in *Id.* (éd.), *The Spiritual in Art: Abstract Painting, 1890-1985*, New York, Abbeville Press, 1986, p. 43.

121. Ruth Drayer a prêté attention, il est vrai, à cette question dans *Nicholas & Helena Roerich. The Spiritual Journey of Two Great Artists and Peacemakers* (Wheaton – Chenmai, Quest Books – Theosophical Publishing Books, 2005, p. 38-39, 55 et 72-73), mais une étude plus approfondie serait souhaitable quand on sait que Roerich encouragea à l'achat d'œuvres de peintres américains et songea à créer un « musée américain » (lettre du 1^{er} mars 1924 adressée à ses collaborateurs new-yorkais, Archives du Nicholas Roerich Museum, n° 201632).

tenir en « quelques mots » de revenir sur l'ensemble du parcours du peintre, puis d'ordonner les chapitres du volume de façon à respecter dans la mesure du possible une certaine chronologie.

Dans le chapitre qui ouvre ce recueil, Claudine COHEN se penche sur la passion que Roerich éprouva dès sa jeunesse pour la préhistoire ; de cette façon, elle rend compte de sa démarche d'archéologue en rapport avec son travail artistique de recreation d'un passé primitif national. C'est là l'occasion d'éclairer la genèse du *Sacre du printemps*, véritable célébration de l'Âge de pierre confondu aux origines des peuples slaves.

Andreï IGNATIEV revient ensuite sur l'interprétation éminemment personnelle du mythe de Shambhala proposé par Nicolas et Elena Roerich. Outre l'influence déterminante de M^{me} Blavatsky, celle exercée par le marquis Saint-Yves d'Alveydre (1842-1909), auteur en 1866 de l'énigmatique *Mission de l'Inde en Europe*¹²², ne saurait être négligée. Dans cet ouvrage, l'Agarttha, un royaume inventé par le romancier Louis Jacolliot (1837-1890) et situé par lui sous l'Himalaya, figure le siège du gouvernement occulte du monde et un modèle d'organisation idéale. Cependant, d'autres contrées fabuleuses, tel le Royaume des Eaux-blanches du folklore russe, ont également servi de modèle au couple Roerich pour élaborer leur propre mythe de Shambhala.

Dans le chapitre suivant, Natalia CHITOVA se penche sur la contribution apportée par Nicolas Roerich à l'étude de la culture des vieux-croyants installés dans la vallée d'Ouïmon (Altaï) parmi lesquels justement la légende du Royaume des Eaux-blanches fut particulièrement prégnante. Lors du séjour que le peintre effectua en août 1926 dans cette région, il enquêta sur les représentations de ce pays fabuleux ; en retour, ses écrits engendrèrent un imaginaire de la vallée d'Ouïmon qui, depuis la fin du XX^e siècle, a favorisé le développement économique et culturel de l'endroit et a indirectement permis d'y préserver la culture des vieux-croyants.

Les Roerich se sont revendiqués chrétiens, cependant ils se sont aussi prétendus bouddhistes. Mais que savaient-ils au juste du bouddhisme ? Dans le quatrième chapitre de ce volume, Victoria LYSSSENKO apporte une réponse à cette question en commentant les *Fondements du Bouddhisme* publié par Elena en 1927¹²³. Ainsi est-il loisible de mesurer la bonne connaissance des enseignements bouddhiques de la fondatrice de l'Agni Yoga et d'avancer des hy-

122. Saint-Yves d'Alveydre, *Mission de l'Inde en Europe, mission de l'Europe en Asie : la question du Mahatma et sa solution*, Paris, Dorbon, [1910], 211 p.

123. *Osnovy buddizma*, 1926 [1927], [Oulan-Bator], [s. éd.], 108 p.

pothèses sur les raisons qui l'amènèrent à commettre un contresens majeur en présentant le Bouddha comme un réformateur social et un défenseur des droits des travailleurs.

Milana MIRONOVA analyse ensuite la façon dont pour son œuvre, Nicolas Roerich emprunta nombre d'éléments aux tout premiers modèles iconographiques de la peinture bouddhique. Une telle approche permet d'affiner considérablement l'interprétation de plusieurs toiles de l'artiste pour qui l'épanouissement futur du monde et la renaissance d'un bouddhisme authentique étaient associés.

L'attraction exercée par le bouddhisme sur les théosophes et l'auréole de mystère qui entoura pendant très longtemps le Tibet sont à l'origine de l'idéalisation de ce pays par Nicolas et Elena Roerich. Cependant, la confrontation avec la réalité tibétaine et les déboires qu'ils connurent entre mars 1927 et mai 1928 les conduisirent à reconsidérer de façon radicale la société tibétaine et le bouddhisme tel qu'il se pratiquait sur le Toit du Monde. Dans le sixième chapitre, Isrun ENGELHARDT revient en détail sur les modalités de ce revirement, qui se traduit par la prétention du couple à incarner le *vrai* bouddhisme et par une campagne de dénigrement d'une rare virulence contre le pays tibétain. Étrangement, cette critique n'eut que peu d'impact sur l'image du Tibet en Occident tant un certain imaginaire du Pays des Neiges est resté prédominant en Europe et en Amérique.

Dans le chapitre suivant, Anna SAWERTHAL revient sur la relation de Nicolas Roerich au Tibet en analysant les articles parus à son sujet dans le *Melong*, un journal de langue tibétaine publié à Kalimpong et diffusé à Lhassa. Si Roerich utilisa ce périodique pour assurer sa propre publicité (comme il le fit avec nombre de journaux), Babu Tharchin (1890-1976), son fondateur, sut en retour utiliser à ses propres fins les critiques du peintre contre le Tibet, notamment pour enjoindre Lhassa à mettre fin à sa politique d'isolement.

Nicolas Roerich n'eut pas toujours, tant s'en faut, les faveurs de la presse. Dans le huitième chapitre de ce recueil, l'auteur de ces lignes évoque le cas d'un article imprécateur qui dénonça Nicolas Roerich comme un rouage important d'un vaste complot. Paru à Paris en 1928 dans *Dvuglavyj Orel* [L'Aigle à deux têtes], cet article trouva aussitôt écho dans la *Revue internationale des sociétés secrètes*, périodique conservateur, nationaliste et catholique français qui partageait une même obsession pour le péril maçonnique, juif, occultiste et communiste. Dans sa mégalomanie, l'artiste avait mal

mesuré combien en dehors de ses adeptes, nombreux étaient ceux qui ne demandaient qu'à croire à l'existence de ce mystère sur lequel il fondait sa supériorité messianique : il s'agissait de tous ceux qui, gagnés par une inquiétante paranoïa collective, étaient convaincus de l'existence d'un Pouvoir occulte et international désireux de détruire la civilisation.

La famille Roerich est souvent présentée comme un modèle de symbiose. Les parents et leurs deux fils auraient partagé, lit-on souvent, « des aspirations identiques et des projets de vie communs¹²⁴ ». Pourtant, le cas de Youri Roerich ne laisse pas d'interroger : comment cet érudit et polyglotte, passionné par les langues et les civilisations asiatiques, réussit-il à concilier rigueur scientifique et obéissance aux Mahatma ? À quel prix y parvint-il ? Dans le neuvième chapitre de ce volume, John MCCANNON revient sur ces questions. Il révèle les conflits qui ne pouvaient manquer de surgir entre ce jeune intellectuel brillant et ses parents obsédés par un mysticisme de type *New Age* ; par la même occasion, il montre la dissonance cognitive importante induite par l'antagonisme entre science et croyance dont Youri fit les frais.

À partir du journal intime d'Esther Lichtmann, disciple d'Elena Roerich, Alexandre ANDREÏEV aborde ensuite de front la personnalité de cette dernière. Les propos d'Elena consignés par cette disciple permettent de mieux cerner les troubles physiques et psychiques dont souffrit la « Mère de l'Agni Yoga ». Des extraits de ce journal, à ce jour inédit, sont proposés en annexe à ce neuvième chapitre.

Les projets utopiques de Nicolas et Elena Roerich sont, nous l'avons dit, à envisager dans le cadre de la tradition utopiste russe et du traumatisme causé par l'émigration ; cependant conçus aux États-Unis, ils nécessitent également, comme le démontre Andreï ZNAMENSKI dans le chapitre suivant, d'être considérés en rapport avec l'esprit idéaliste et utopique qui prévalut dans l'entre-deux-guerres dans ce pays. L'étude du « partenariat spirituel » qui lia Nicolas Roerich et l'homme politique américain Henry Wallace permet ainsi d'éclairer l'expédition botanique au Mandchoukouo comme un voyage à dimension spirituelle et géopolitique s'inscrivant pleinement dans les aspirations utopistes qui avaient cours à l'époque aux États-Unis.

124. Vladimir Rosov, « Xudožestvennye dvojniki N. K. Rerixa », art. cit., p. 156.

Dans le dernier chapitre, Anita STASULANE retrace l'histoire d'une des plus importantes filiales du Nicholas Roerich Museum, celle de Riga, que les Roerich souhaitèrent à l'avant-poste de la diffusion de l'Agni Yoga en Russie soviétique. L'histoire de l'Association lettonne des amis du Nicholas Roerich Museum (d'abord baptisée la Loge de Riga ou la Loge du Maître) est l'occasion d'évoquer la présence de nombreux théosophes russes qui émigrèrent en Lettonie après la révolution d'Octobre ; elle est également l'occasion d'analyser le mode d'action des réseaux formés par les disciples des Roerich à travers le monde.

Toutes ces contributions n'épuisent en rien « le sujet » de ce recueil ; néanmoins nous espérons qu'elles auront su convaincre de l'intérêt qu'offre aux historiens, aux amateurs de peinture et finalement à tous les esprits curieux une figure comme celle de Nicolas Roerich.

Université Toulouse Jean Jaurès
LLA – CREATIS